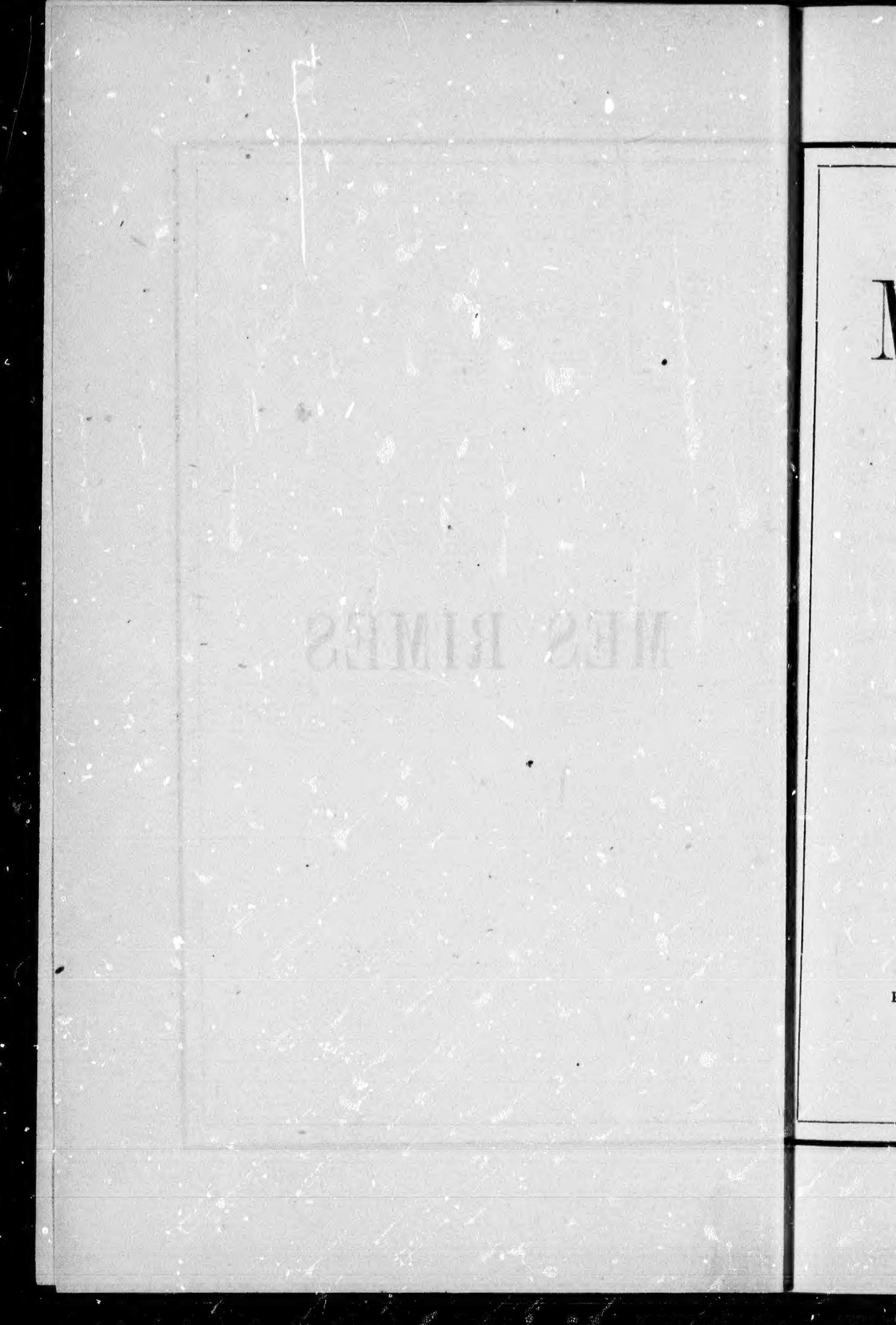


MES RIMES



MES RIMES

PAR

ELZEAR LABELLE

QUÉBEC
P. G. DELISLE, IMPRIMEUR, 1, RUE PORT DAUPHIN
1876

PREFACE.

Mes Rimes, ce titre a été choisi par Elzéar Labelle, pour son recueil de chansons et de poësies légères, qu'il a espéré, jusqu'au dernier moment, pouvoir mettre au jour lui-même. Atteint depuis longtemps de cette maladie qui met des roses aux joues et des illusions dans l'âme, si bien nommée la consomption, il se réservait de retoucher son œuvre, de la polir *ad unguem*, suivant le précepte classique. Il n'en a eu ni le loisir ni le temps. Ses amis devaient voir épanouies et cueillir les fleurs qu'il a semées et qu'ils viennent déposer aujourd'hui en pleurant sur sa tombe. Puissent ces larmes de l'amitié contribuer à en entretenir encore longtemps la fraîcheur.

Mort à trente deux ans ! et cependant, mort longuement, arraché pour ainsi dire, racine par racine, fibre par fibre, aux sources de la vie. Comme il se cramponnait à tout et à tous, au Christ, au prêtre, aux parents, aux amis, ! Il était tant aimé, qu'il lui fallait plus d'efforts qu'à bien d'autres, pour rompre des attaches qui tenaient au plus profond de nos cœurs. Oui, mort à trente-deux ans ! Etait-ce bien la peine

d'avoir tant de talent, d'esprit, de vivacité, d'ardeur, d'élan, de gaité, pour livrer tout cela comme des jouets à la mort, qui les a impitoyablement brisés sous ses doigts secs ?

Il vous souvient sans doute, d'avoir aperçu *trente ans*, lorsque vous n'en aviez que vingt. C'était bien loin, là bas, dans des sphères lumineuses, sur des hauteurs inconnues. Et l'espérance, et l'ambition et l'amour répandaient dans l'intervalle tous leurs enchantements. Pas d'ombres, pas de nuit, surtout pas de deuil ; il n'y avait qu'un soleil pur entre ces deux âges, qui nous semblaient mesurer des siècles.

Il vous en souvient n'est-ce pas ? Nous allions lentement, le sable des allées s'irisait, se diamantait. Des fleurs ? il y en avait partout, s'ouvrant comme des encensoirs où des mains invisibles allumaient les parfums les plus exquis. Et Dieu sait, si la route était embaumée ! C'étaient des buissons, des bosquets à n'en plus finir, qui prêtaient des ombrages délicieux aux plus délicieux des rêves. Les oiseaux chantaient partout là dedans. Ils chantaient hélas ! comme ils ne chantent plus. Les ruisseaux, les brises, les vents, la tempête même avaient des voix qui nous charmaient. Nous croyions à des moments sans fin, à des jours éternels ; on fuyait même le sommeil, tant il était bon de vivre. L'or était une chimère, et l'eût-on voulu,

ce semble, il nous aurait suffi de cueillir les fruits des arbres qui bordaient le sentier, pour qu'ils devinssent de l'or dans nos mains, mais nous les aimions mieux ainsi. Pourquoi songer à la fortune qui ne crée que des bonheurs factices, lorsque nous avions des millions d'amour ou d'espoir dans le cœur.

Fi! du jardin des Hespérides.

Oh que le ciel était beau! Depuis, ses astres ont bien vieilli, n'est-ce pas? C'était un dais de pourpre et d'azur, fixé là haut à des charpentes habilement dissimulées, par des clous d'or, par des saphyrs, des émeraudes, des diamants choisis dans l'écrin de Dieu même.

Alors, nous étions tout près encore de la famille, au bord des sources des plus tendres affections; alors, nous aimions une femme dont le regard éclairait incessamment notre âme, une femme en qui nous rêvions toutes les perfections, une femme qui n'avait qu'à nous presser la main pour nous enlever au Ciel. Qui n'a pas eu sa Béatrix? Oh! les beaux jours! qui valaient mille fois mieux que nos rêves d'à présent, que nous tenterions en vain de recommencer, Dieu lui-même nous en donnât-il le loisir.

Vain mirage! Nous avons dépassé trente ans, et la

distance est effacée : nous devrions être las et nous croyons n'avoir marché qu'un jour, qu'une heure. Nous avons épuisé, sans le savoir, la coupe des voluptés de la vie. Déjà, elle nous échappe des mains pour tomber brisée à nos pieds. Par bonheur, pour nous consoler de ces plaisirs évanouis, il nous reste la foi, fil d'un tissu divin, qui nous relie au ciel, et le devoir, qui trace devant nous le sentier plus rude du chrétien et du citoyen, que l'honnête homme doit suivre.

De ces hauteurs de trente ans, que je croyais inaccessibles, si je regarde la distance parcourue, j'aperçois çà et là des cippes funeraires, des tombeaux, autour desquels roulent ces feuilles mortes que nous appelons des souvenirs.

Jusqu'à ces derniers jours, j'ai presque ignoré la mort. J'avais suivi des morts au cimetière, de loin. Soudain, je ne me suis que trop rapproché d'elle. Il m'a fallu conduire le deuil d'Elzéar, avec son brave oncle, M. Papineau et mes deux fils. A deux jours de là, je tenais un des coins du poële d'Antoine Labelle, inhumé à Boucherville, un des plus hommes de cœur que j'aie connus, et mort de phthysie pulmonaire comme Elzéar.

J'écris ces lignes, (23 février) pour ainsi dire *sur les planches*, où repose le corps du Major L. N. Voyer,

(mort hier soir à 9½) un ami intime, affectionné, un homme d'une énergie rare et d'un avenir qui promettait de l'éclat. Eh vraiment ! si chacune de nos pensées qui se fixe sur la mort était marquée sur nos fronts par un cheveu blanc, nous serions des vieillards en quelques jours. Pouvons-nous songer à vivre, lorsque nous avons du temps, que juste assez pour enterrer nos morts ? A quarante ans et au delà, je doute fort qu'on puisse même suffire à la peine.

Pour plus d'une raison, Elzéar affectionnait ce titre "*Mes Rimes.*" Il était heureux d'être né poëte, mais sans songer à le paraître et surtout à se poser comme tel. L'appréciation d'esprits d'élite, un éclair d'enthousiasme dans les yeux de ses amis, et même, un seul mot d'estime ou d'admiration raisonnée remplacaient à son gré toute la pompe des éloges de commande. Eh ! n'avait-il pas raison ? Il laissait à d'autres le soin de mettre de l'encens dans l'encensoir pour se le brûler au nez. S'il n'a reçu sa couronne qu'aux lieux où prévaut l'humilité, elle n'en est pour cela que plus précieuse.

"*Mes Rimes*" ? il voulait par là laisser croire qu'il ignorait l'art de la versification. Il le savait pourtant, et jamais, dans ses improvisations, il ne risquait un vers boiteux, sans se ménager le soin de le redresser plus tard. Et c'est bien pour cela, que faute de relâ-

che d'une maladie cruelle, il ne lui a pas été donné de publier ses œuvres. Il aimait encore ce titre, parcequ'il lui rappelait les circonstances dans lesquelles, chacune de ses pièces de poésie, à peu d'exceptions près, ont été composées, écrites ou chantées. Il s'agissait d'une veillée d'amis, comme dans " *la Chambre à Flavien* " d'une réunion de famille, comme chez " *M. Vilbon*," noble vieillard, si jeune de cœur; d'un concert où *Boucher* fait *nos adieux à Martel ;* d'une élection, d'un deuil, simplement *d'un papillon*, gentil messager qui va porter l'admiration respectueuse du poëte au pied de la Sœur Mailloux, du *mariage de Fréchette* un ami du vieux temps, et de quoi sais-je encore ? mais toujours et partout, des impromptus, toujours et partout, pour des amis qui n'ont cessé jusqu'à la fin d'occuper sa pensée et son cœur. Au sein des plus rudes souffrances, ce pauvre Elzéar s'égayait et se ranimait à la chaleur de ses souvenirs, qui répandaient ainsi des teintes d'aurore sur un sombre crépuscule.

D'ordinaire, l'impromptu en poësie, n'a qu'un effet d'artifice ; il s'affaisse et tombe, s'il n'est soutenu par une forte inspiration, comme dans " la Marseillaise," ou par un sentiment national sans cesse excité, comme dans " *le Rhin Allemand* " de Musset. Elzéar le comprenait bien, et c'est pour cela qu'on l'a vu hésiter à faire, de tous ces épis, de toutes ces fleurs, une gerbe ou un

volume à mettre sous le fléau de la critique. Il doutait de la maturité des fruits qui tombaient de son imagination, secouée par l'amitié ou l'occasion, il les croyait hâtifs, il leur soupçonnait un ver au noyau,— dans l'idée exprimée ou dans la pulpe, — la forme si l'on veut.

S'il avait un tort en cela, c'était celui d'une délicatesse littéraire exagérée, d'un respect du sentiment public un peu trop ignoré au Canada. Ses poësies en valent bien d'autres qui ont subi le feu de la rampe, aux applaudissements de la foule. Leurs imperfections mêmes leur prêtent un cachet d'originalité qui ne les rend que plus vives.

Ut pictura poësis : ce qui était vrai jadis l'est encore aujourd'hui. On n'est poëte qu'en autant que l'on est l'écho de ce qui s'entend, que l'on peint ce qui se voit, qu'ont sait exprimer pour chacun ce que chacun sent. Il nous faut peindre avec les couleurs que nous avons sous la main, et si nous manquons de couleurs, avec de l'ôcre ou avec de la craie du sol. C'est à ces traits seuls que le vraie poëte se révèle. Nous Canadiens, nous avons les mêmes idées que les Français de France peuvent avoir. Dieu ne sème-t-il pas les âmes et les esprits au hasard, sur notre globe? D'où vient qu'un pays serait privilégié aux faveurs divines?

mais avons-nous ici la langue de France? Non, bien sûr ! Erreur alors, dès qu'en poësie, on chante ici, avec une langue parfaite, étudiée et recherchée, des passions ou des sentiments qui nous sont particuliers. Mascarade! très-jolie à voir peut-être, mais mascarade quand même! Nous copions toujours: pourquoi ne pas créer? Vainement nous tenterions d'imiter, de Musset, Gauthier, Coppée, Autran, Veuillot même, nous n'arriverons qu'à de pâles reflets de leurs peintures. Si le genre s'y trouve, les couleurs manqueront presque toujours.

La langue, je le crois, ne s'apprend pas d'étude; elle se reçoit sur les lèvres de la famille et dans la société. Vous pouvez parler bon français, sans savoir le français, parceque les livres n'enseignent pas mais ne font que corriger la langue. C'est à l'humble lueur du foyer domestique ou aux bougies du salon que s'allume le flambeau de poësie qu'un génie enlève de là pour le porter sur les hauteurs et éclairer les masses. Et cela, quoiqu'on en dise, nous manque absolument. Notre language usuel de la famille, le plus parfait qu'il puisse être, reste encore dans les limites restreintes de la grammaire et du dictionnaire. Au-delà, il y aura des livres, des lectures plus ou moins bien choisies, auxquels on empruntera une tournure plus facile, toujours par imitation. C'est bien

là tout! Ceux d'entre nous qui ont séjourné en France, ceux qui ont fait une étude spéciale de la langue du pays, ne diront pas autrement. A quoi bon alors se grimer, s'escrimer, se battre les flancs, pour aboutir à la recherche, à l'affèterie, lorsqu'on peut-être naturel sans effort ?

Nous avons des poëtes. J'ai lu plus d'une poësie canadienne—en criant bravo! à chaque strophe et ce qui mieux vaut, en laissant tomber une larme qui ne s'en défendait pas, quelquefois à chaque vers. C'était de la poësie, de la poësie franche! pour moi du moins. Chacun est frappé au cœur différemment. La porte de ce maître de céans, n'est pas chez tous ouverte du même côté. Pourquoi ? Dieu seul pourrait le dire.

A mon avis, Elzéar Labelle est poëte, parcequ'il dit juste et vrai, parcequ'il peint ce qu'il voit, parcequ'il échange avec nous ses impressions. Il précise, il fixe nos sentiments. Pour le mieux comprendre en tout, peut-être faudrait-il avoir vécu à Montréal ? Possible, mais n'empêche, qu'il connait nos fibres, que nos cœurs sont dans ses mains des instruments qu'il touche à peu près comme il veut. Est-ce que

je m'occupe de savoir si toutes les règles de la versification sont observées, du moment que je suis ému, enlevé ou entraîné ? Allons donc !

Elzéar avait peu d'étude, c'est connu, mais il avait toujours ouverts devant lui, deux grand livres, " *le cœur humain* " et " *les agissements du monde,* " et je crois que bien peu d'esprits ont pénétré plus avant dans leur interprétation intime. A qui demanderiez-vous, plus d'esprit d'observation, plus de sens droit, plus de jugement qu'il n'en avait ?

Poëte avec cela, ses impromptus ne valaient-ils pas des proverbes ou des sentences philosophiques de haute portée ?

Vous direz, que la forme pêche parfois,—mais vous qui parlez ainsi—je vous provoque à lui jeter la première pierre.

Tenez compte des circonstances ; lisez les une première fois, relisez les, et vous finirez par déclarer, nonobstant la forme :

" Après tout, c'est cela ! "

———

Ce volume de poésies est un dépôt que j'ai reçu des mains de l'auteur, à certaines conditions d'un caractère intime, pour le remettre à ses amis, dans sa forme actuelle. Plusieurs pièces resteront inédites, sans que je puisse dire pourquoi. Il en est d'autres qui figurent dans ce recueil et que j'aurais été heureux d'omettre. Qu'on ne s'en prenne pas à moi. La tombe a des secrets et une sagesse qu'il faut savoir respecter.

Elzéar a jeté plus d'une chanson dans la rue, au temps des élections. La foule faisait des processions politiques ou municipales en chantant ses vers. Toutefois, il préconisait davantage les succès de bonne société. Il se complaisait dans la compagnie des jeunes gens bien élevés, qui lui payaient en applaudissements, en sentiments d'affection, de sympathie profonde, les heures délicieuses qu'il éclairait pour eux de son esprit ou de son talent. Que de fois, n'a-t-il pas récité ou chanté ses vers, en petit cercle, durant les joyeux passe-temps de la vie d'étudiant! Il disait avec beaucoup d'expression et chantait avec âme. Le geste, le ton, la voix, la figure aiguisaient encore l'observation pourtant fine et délicate déjà ou cette pointe d'esprit gaulois, qui se rencontrent un peu partout dans ses couplets. Et ceux-là seuls qui l'ont ainsi connu sauront retrouver dans un texte

pâli, des couleurs plus vives, sous une lettre morte, des formes autrement gracieuses, que le poëte, artiste dans l'occasion, savait prêter à ses poësies. Il pouvait allier le sentiment musical au rhytme poëtique. N'était-ce pas un des grands avantages de Béranger et de divers autres chansonniers de renom ? Jamais il n'était plus à l'aise que lorsqu'on lui donnait un air sur lequel accomoder ses vers. Les strophes tombaient alors vites et drues de sa plume. L'idée, la rime, toujours sous les ordres du bon sens accouraient de suite, lui crier " *nous voici !* " Et le poëte écrivait en chantant, au milieu du bruit, des riros, des mots gais des amis, allant toujours, joyeux, souriant, content de lui-même, ceuillant de ci, de là, dans les conversations et même dans les éclats de voix, les germes des impromptus, qui à dix minutes de là, faisaient les délices de la réunion. Tant de verve, d'entrain, de talent prime-sautier, avec une façon de dire aussi naturelle, aussi peu recherchée ne pouvaient provoquer que l'admiration et même l'enthousiasme.

La critique, plus froide, plus mesurée voudra-t-elle tenir compte de ces circonstances ?

Dès longtemps, Elzéar m'avait demandé de préparer une préface à son livre ; la voici !

J'ai retouché, avec autorisation entière, trois de ses

pièces " *adieu aux amis,* " " *A Monseigneur Fabre* " et " *l'Ouvrière* " en y conservant intacts les vers que j'ai pu déchiffrer dans un manuscrit difficile, en respectant partout l'idée.

Dans le reste, je n'ai peut-être pas changé dix mots au texte qui m'a été remis, partie par Elzéar lui-même, partie par sa sœur Malvina et la famille Papineau, partie par ses amis, Roy, Maillet, Vilbon, Dumouchel, Giard, Ouimet, et autres.

A. N. MONTPETIT.

BIOGRAPHIE D'ELZEAR LABELLE.

Elzéar Labelle est né à Montréal, le 14 novembre 1843. Son père, J. B. Labelle, après avoir fait des études complètes au Séminaire de Montréal, où il avait été compagnon de classe de feu Sir L. H. Lafontaine, se croyant la vocation ecclésiastique avait ordonné la coupe d'une soutane chez un tailleur de la ville. Il devait envoyer le drap quelques jours après. En attendant, acceptant l'invitation d'un ami, il s'en alla passer deux ou trois semaines sur la Rivière Chambly, faire un tour dans ce jardin du Canada. Sous les bosquets fleuris, il fit rencontre de Mlle. Héloïse Leclaire, jeune personne charmante et de beaucoup d'esprit.

Lorsque Jean Baptiste revint à Montréal, il se rendit chez son tailleur, avec deux verges de drap sous le bras. C'est dire que la mesure de la soutane fut changée en celle d'un frac. A peu de jours de là, M. Labelle nommé instituteur, à Saint-Marc, épousait Mademoiselle Leclaire.

De ce mariage sont nés un grand nombre d'enfants, la plupart morts au berceau. Quatre seulement ont

survécu, Ludger—mort en 1867,—Elzéar, qui fait le sujet de cette notice biographique, Adèle, aujourd'hui, Madame Montpetit et Malvina qui demeure à Montréal.

De mémoire d'homme, les Labelle avaient toujours été, soit maçons, soit charpentiers, soit menuisiers. On ne sait combien d'églises ils ont construites dans les environs de Montréal. Ils avaient tous un rare talent pour ces divers états. Les fils d'Auguste Labelle maintiennent encore honorablement ce noble héritage de travail et d'industrie. Nul ne fut donc surpris de voir, un beau jour, le maître d'école, jeter sa férule aux orties et venir prendre part aux travaux de ses frères, Petrus, Auguste, Narcisse, et Joseph qui faisaient de fortes entreprises à Montréal. On leur doit la construction d'un grand nombre d'édifices importants comme des banques, des églises, et notamment celle du Palais de justice.

Une maladie de langueur dont madame Labelle se sentit bientôt atteinte, la força de se séparer des plus jeunes de ses enfants, ne conservant auprès d'elle que Ludger, qui suivait son cours classique au Collège de

Montréal. Elzéar et Adèle furent remis aux soins de madame Papineau, la sœur unique de mad. Labelle, et qui n'avait pas d'enfants. Homme de moyens et généreux, M. Papineau éleva Elzéar comme s'il eût été son fils. Il le mit de bonne heure au Collège de l'Assomption, d'où il sortit pour subir l'opération d'une tumeur qui lui vint à la jambe droite. Il continuait ensuite ses études, partie sous la direction de feu M. Garneau, partie au Collège des Jésuites, laissant partout l'impression d'un esprit vif et d'un talent d'une facilité exceptionnelle.

Mais Ludger étudiait le droit ; Elzéar trop jaloux de sa liberté quitta le Collège avant la fin de ses études, pour suivre la carrière que son frère avait choisie.

Nous arrivons ainsi à 1862. Ludger vient d'être reçu avocat. Il pratique, de société avec M. Mousseau, aujourd'hui député du comté de Bagot à Ottawa. Elzéar passe brevet sous la raison sociale Mousseau & Labelle. Il avait alors dix-neuf ans. C'est un peu tôt pour commencer la vie d'homme, pour faire face sans broncher à l'avenir. Heureusement pour lui, il pouvait s'appuyer au besoin sur l'épaule de son frère

aîné, un rude jouteur celui-là, qui avait déjà vu le feu de près, quoiqu'il n'eût encore que vingt-deux ans. Mais qu'on me permette plutôt de parler de cette époque. Qui sait? j'aurai peut-être posé un jalon sur la route de notre histoire.

Dans notre petit pays, comme dans les grands, c'est l'ambition ou le désir de se porter au premier rang qui constitue le mobile des actions. Seulement, les hautes positions d'ici ne correspondent pas à celles des peuples plus avancés ou plus civilisés. Nous n'avons ni blasons, ni armoiries, ni héridité nobiliaire; il nous manque également l'armée, les corps diplomatiques, universitaires ou autres. A peine trouvons-nous quelques lecteurs à nos écrivains ou nos poëtes, qui se font journalistes pour être lus, distribuant ainsi miette à miette, le pain de l'intelligence qu'on ne goûterait pas autrement, ou qu'on n'oserait entamer sous la forme plus compacte d'un livre. Se faire auteur au Canada, c'est faire acte de sacrifice.

Nous sommes toutefois restés fidèles aux traditions. Les découvreurs de cette partie de l'Amérique y sont venus, la croix à la main: Apôtres, missionnaires,

chevaliers ou simples marins tous étaient animés du désir de conquérir les âmes à Jésus-Christ.

C'est ainsi que parmi nous, les ambitieux de gloires célestes, nos prélats, nos prêtres, nos religieuses occupent encore le premier rang, où ils sont maintenus, autant et plus par leurs œuvres de charité et d'abnégation que par la reconnaissance et la vénération du peuple. Cette grandeur vient du ciel : elle touche à la terre sans s'appuyer sur elle. Les rayons qui en descendent se croisent avec ceux de nos grandeurs humaines qui montent péniblement.

Survinrent ensuite les hommes avides de conquêtes ou de gain, les commerçants, ceux qui tentent fortune ou qui veulent refaire un patrimoine délabré.

De ceux-là comme des premiers, ne trouvons nous nous pas grand nombre de représentants dans notre population ? L'or nous fascine toujours. Avec ses reflets fauves, il est des mains qui essaient de tisser des auréoles.

Dans leur lutte contre une forte nature inculte et contre les aborigènes, nos ancêtres acquirent une plus grande force physique, prirent un mâle courage. Que de héros ne pourrions-nous pas nommer qui appartiennent déjà à l'histoire, que d'autres autour des

chefs et les soutenant de leur bras ou de leur valeur, qui sont ignorés et qui valaient des héros ! De là, notre admiration soutenue, pour les exploits des pugillistes, des lutteurs, des forts-à-bras, pour les tours de force, etc.

Jusqu'au commencement de ce siècle, le Sacerdoce, la richesse et la vigueur corporelle résumaient à peu près en eux les grands mérites de la nation. C'est là que se reportaient tous les hommages, que s'élevaient les grandes aspirations.

Depuis, les luttes politiques, autre espèce de pugilat, ont fait perdre à la force physique, une bonne *partie de l'estime* dont elle jouissait.

En vérité, nous n'avons aujourd'hui que la politique comme piédestal où poser nos citoyens de mérite qui se vouent aux intérêts de la chose publique. Jadis, nous pouvions nous reclamer de France, nous vanter de nos gouverneurs, de nos intendants, de nos généraux qu'on daignait même quelquefois, choisir parmi nous. On ne s'en vantait pas toujours et pour cause mais les gloires compensaient les hontes et bien au-delà. En définitive, nous avions part de gloire dans les réussites au Canada, *gesta Dei per Francos.*

Sommes-nous bien des anglais parlant le français, comme on a pu le dire ? Non. Nous sommes anglais par devoir, non par sympathie profonde, et surtout pas par solidarité. Souvent nous avons porté le fardeau, sans avoir *reçu* notre part de rétribution. De Salaberry a donné à l'Angleterre une gloire dont elle a orné son front : cette gloire a-t-elle été payée à l'humble Canadien-Français ? N'aurait-on pas dû donner au moins en héritage à ce héros, le champ de bataille de Châteauguay — où il raccroha le dernier fil qui reliait l'Amérique Anglaise à la Puissance Britannique ?

On prépare nos grands hommes là bas, et gouverneurs et généraux ou autres officiers, ils entrent de plein pied dans notre histoire. Le grand nombre ont des mérites que nous nous plaisons à reconnaître, mais aussi, il en est plus d'un qui ont posé dédaigneusement leur talon sur la page qui leur était réservée.

C'est un malheur pour nous que la politique prime ainsi dans la valeur civile. On ne saura jamais combien de talents se perdent à la recherche de sa vaine gloriole. La politique éclaire au loin et de loin, il faudrait se garder de s'y brûler de près. Que d'aîles d'éphémères et de papillons, rouges ou bleus, nous pourrions ramasser au pied de ce flambeau !

Ludger Labelle, esprit brillant, nature excessivement sympathique, né dans une famille d'ouvriers très estimée, en plein faubourg Québec, à une époque où chacun veillait sur le bas de sa porte dans les beaux jours d'été, où les amitiés se créaient pour ainsi dire à vue, d'un seul mot, et où l'on s'aimait franchement, sans calcul, où l'on choisissait les bons laissant de côté les méchants, où on s'applaudissait du mérite du voisin au lieu de le dénigrer, Ludger Labelle, dans un pareil milieu ne pouvait manquer de s'occuper de politique. Aussi, le vit-on simple étudiant, prendre la rédaction de " *la Guêpe*," journal humoristique très répandu, et faire sa trouée dans les rangs du parti Dorion, que combattait M. Cartier. Le premier janvier 1861, il fondait le journal " *le Colonisateur*," dans les intérêts du parti conservateur. Doué d'un cœur aussi affectueux,aimant le mouvement,l'agitation des foules, connu également de tous, Elzéar devait naturellement emboîter le pas après son frère.

Le regard seul de l'Hon. Ls. Jos. Papineau, sortant soudain de l'exil, comme le génie des *mille-et-une-nuits* de son urne, couvrant tout l'horizon de sa grande ombre, alluma plus d'un talent réel en 1848. Je ne

crois pas que les hommes d'un certain temps valent mieux que ceux d'une autre époque, mais je crois que beaucoup d'esprits sommeillent toute leur vie, faute d'une main qui les vienne pousser à l'épaule, faute d'une voix qui leur dise " lève-toi et marche."

On a peut-être trop vanté (d'un côté) cette jeunesse de 1848, on l'a, bien sûr ! trop dénigrée, d'un autre côté. Ma plume ne saurait être suspecte. Autant ma position, autant l'heure politique la dégagent de tout soupçon de flatterie. J'écris ce que je pense, et je pense que les Dorion, les Doutre, les Daoust, les Papin, les Laberge, les Cassidy, les Laflamme, les Viger, les Roy, les Geoffrion, à Montréal, les Fournier, les Plamondon, les Letellier, les Caron (Bohav.) les Rhéaume, les Huot, les Légaré, les Déguise, à Québec et d'autres encore ont été des canadiens d'élite. Je juge ici de leurs aptitudes plutôt que de leurs œuvres. Beaucoup d'entre eux sont morts et la patrie en deuil a pleuré sur leurs tombes; ceux qui survivent occupent honorablement les plus honorables positions.

Tous ces gens-là sont nés à la politique sous les regards de Papineau.

Jeunes, sans expérience, ils se trouvèrent en face d'hommes faits, de rudes champions, éprouvés dans maints combats. Ils devaient succomber, sous les

coups des Lafontaine, des Aylwin, des Morin, des Baldwin, des Taché, des Cartier, des MacDonald, des Belleau, des Cauchon, des Chauveau, des Drummond, des Loranger, des Langevin, des Ouimet, etc.

La phalange une fois rompue, ceux qui restaient debout se dispersèrent pour combattre en guérillas, avec des chances de succès qui diminuaient visiblement de jour en jour. Les morts ne se remplaçaient plus, on cherchait en vains des recrues.

Cartier leur porta le dernier coup en nommant L. S. Morin, jeune homme de vingt-six ans au poste de Solliciteur-Général. Cet acte indifférent en apparence, devait avoir une portée immense. On retrempait par là le parti conservateur au cœur même de la jeunesse canadienne. Croyez bien que l'effet en dure encore.

Siméon Morin avait sans doute gagné ses éperons. Qui ne se rappelle ses succès au barreau, à la tribune et surtout sur le husting. Sa chevelure blonde bouclée, son front large, sa figure ronde, presque potelée, imberbe, qui le faisait ressembler à un enfant, son œil perçant, ses coups de tête, sa voix ample, pleine, dominant les rumeurs des plus grandes foules, sa parole abondante, sa pensée riches d'images, son geste élégant et souple, tout cela est resté dans l'imagination de plus d'un. Au collège, nous rêvions déjà d'être un

jour des petits Morins. On ne voyait rien au delà. D'une paroisse à l'autre il était suivi par de longues files de voitures. Rien de pareil ne s'était vu depuis les succès de Chiniquy.

Mais Morin était jeune homme—et c'était assez pour la jeunesse du temps. Aussi, comme on s'enrôlait, en ville, dans les villages, dans les paroisses les plus éloignées, au collège même, sous le drapeau Conservateur. Cette inondation de jeunes gens qu'on vit couvrir tous les hustings des comtés voisins de Montréal origine de là, pas d'ailleurs.

Dans la presse, la *Minerve* ne suffit bientôt plus pour tant de monde. Elle avait pourtant beau jeu contre *le Pays*, qui ne se défendait plus que pour l'honneur du pavillon. Les jeunes gens du parti se ralliaient à "*l'Ordre*" où combattaient en tête, "Fabre" "Royal" "de Bellefeuille" "Boucher" "Le Sage" "Beaubien" "Genand" et quelques autres.

Ludger Labelle en prit occasion pour fonder le journal "*le Colonisateur*" autour duquel vinrent se grouper, Chapleau, Mousseau, David, Fontaine, Sicotte, Tessier et Ricard au premier rang. Ils furent bientôt rejoints par Ouimet, Bourgoing, Cayley, Gareau, Fariseault, Globensky, Jodoin, Lacoste, O'meara, Elzéar et une foule d'autres dont les noms m'échap-

pent et qui combattirent tous vaillamment dans les élections qui suivirent.

Les Duvernay, Marchand, Gélinas, Provancher, Trudel et plus tard Dansereau, De Montigny bataillaient dans la *Minerve.* Tous n'en sont pas morts mais tous en étaient atteints. De tant de combattants il en reste peu sur la brêche. Je compte ; Là bas " *Royal* " qui a fait un beau chemin à Manitoba, " *Provancher* " qui a accepté une position officielle pour reposer sa verve et son talent ; ici, " *Trudel* " qui a été député du comté de Champlain à l'Assemblée Législative et qui représente dignement la division *de Salaberry*, à Ottawa, " *Fabre* " toujours journaliste par vocation ; son journal est comme un bain où il va rafraîchir tous les jours son esprit : (" *Fabre* " est Sénateur,) " *Chapleau* " dont les succès oratoires se continuent et le portent de plus en plus haut (Chapleau est Secrétaire-Provincial, à Québec,) " *Beaubien* " homme d'énergie, représente à Québec le Comté d'Hochelaga, ***Mousseau***, qui figure au premier rang, à Ottawa, dans la colonne du parti Conservateur montant à l'assaut du pouvoir : " *de Bellefeuille* " le Secrétaire de la Compagnie du Chemin de fer de la Colonisation du Nord, qui fera ce dernier chemin aussi bien qu'il a fait le sien ; *Dansereau*, le Beaumanoir du parti, combat encore à côté des Duvernay, *Ouimet* tient une plume ardente et fine au ***Franc-Parleur.***

Lacoste, Cayley, Bourgoing sont restés au barreau, avec de fortes aspirations bien justifiées par leurs talents, à la vie politique active. LeSage, occupe sous le gouvernement local la haute position de " Député-Ministre d'Agriculture " " De Montigny " " Fontaine " sont Magistrats Stipendiaires, l'un à Terrebonne, l'autre à Joliette, David, Sicotte, Jodoin, Pariseau, Globensky, O'Meara, Ricard, et Tessier sont dispersés dans des bureaux du gouvernement, des chambres, de la Corporation de Montréal ou autres.

" Boucher, Ludger Labelle, Médéric Marchand, Gélinas et Elzéar Labelle sont morts."

Boucher est tombé à trente ans, sur le champ de bataille. C'était une plume énergique, audacieuse; en même temps, il mêlait de la poësie à sa polémique. On a rapporté que la mort s'y est prise à deux fois pour le terrasser. (1) Pauvre malheureux ! Ludger Labelle n'a pas deserté la lutte un seul instant. Toujours au premier rang, toujours l'œil ouvert sur les grands mouvements, il commandait assez souvent les manœuvres en personne, et lorsqu'il ne les com-

(1) Des rumeurs voulaient qu'il eût été enterré vivant.

mandait pas, il les dirigeait toujours. Nous avons eu peu d'hommes d'un esprit aussi habile dans l'organisation, aussi subtil dans les moyens, aussi fécond en ressources, aussi persévérant pour ne pas dire acharné. Eût-il vécu quelques années encore, il aurait laissé une marque profonde dans notre monde politique.

Gélinas s'était retiré fatigué, presqu'épuisé dans le Bureau de la Milice à Ottawa. Il a été frappe là.

Médéric Marchand était un colosse, d'une santé débordante comme son esprit. Et mort cependant à trente-cinq ans ! Oh ! la vie politique, ne tue pas toujours dans l'arène ouverte ! Elle a des dangers souterrains souvent plus terribles plus funestes que ses orages. Les veilles, les ennuis, les tracasseries, créés par des besoins nouveaux, les déboires y renversent plus de combattants que les grands coups que les chocs violents des partis.

———

Si j'insiste sur des circonstances qui paraissent de prime-abord étrangères au sujet, c'est qu'Elzéar depuis 1862 jusqu'à sa mort, a pris part à toutes les luttes politiques et municipales, soit à Montréal, soit dans les environs. Il revient là comme un portrait dans son cadre. Dès " *le Colonisateur* " il s'exerçait

à préparer des faits divers ou des articles d'un genre léger, ou des poësies, mais il n'avait pas encore atteint sa "*veine*," la chanson, qui lui a valu ses succès. Pour se distraire des ennuis de l'étude du droit, ennuis qu'il n'a connus que par ouï-dire, comme bien d'autres du reste, il s'occupait d'élections et de politique.

Pendant quinze ans, on le vit combattre en tirailleur, au milieu de groupes de jeunes gens, harcelant l'ennemi, l'attaquant de flanc, de queue ou de tête, frappant dru et quelquefois fort ; Ses coups avaient toujours leur effet. A la veille d'une élection, il était sûr de trouver à sa porte les hommes les plus importants, qui recherchaient son appui ou à défaut, qui lui demandaient de rester neutre. Peu soucieux de promesses des grands, il allait où son cœur l'entraînait et il y allait naturellement toujours avec cœur. Il se liait avec des affections et des sympathies, jamais avec des intérêts. Il devait toujours rester jeune. C'est ainsi qu'il vit passer trois ou quatre générations d'étudiants, oubliant au milieu d'eux son âge et sa profession. Il versait une larme sur ceux qui lui échappaient, pour se ranger, se marier ou pour devenir sérieux, puis il se reprenait de suite à rire et à s'amuser avec de plus jeunes, ayant soin toutefois de les choisir parmi l'élite des talents. Son amitié

seule était un certificat d'intelligence, d'esprit ou de bon cœur. On s'en faisait honneur en haut lieu autant et peut-être plus encore que dans la mansarde de l'étudiant. Des ministres, des sénateurs, des juges, les sommités du barreau ont suivi son corps au cimetière à *titre d'amis.*

A quel parti politique appartint-il ? A tous et à aucun. Il appartenait avant tout à ses amis, et après cela ?...aux amis de ses amis.

Son influence n'en était que plus recherchée. Partout où il allait, il y avait foule. S'il ne parlait pas on s'attendait du moins à l'entendre chanter ou raconter quelqu'historiette toujours amusante, toujours armée d'un trait d'esprit.

La maladie lui a laissé peu de relâche durant les quatre dernières années. Ses amis s'attristaient sur son sort, on le disait mourant, un jour même, on le dit mort. Pauvre Elzéar !

C'était en 1872.

L. O. David, de " *l'Opinion Publique* " écrivait à ce propos l'article que voici.

" Eh bien ! Il n'est pas mort ; pourtant on le croyait bien fini, cette fois, et lui-même trouvait que c'en était

fait. Il passa trois jours sans rire ; c'était, pour tout le monde un signe funeste. Il avait dit, quelques semaines auparavant, à un ami, qu'il venait de prendre un verre de vin pour faire pousser les fleurs au printemps sur sa tombe et il disait à un autre, lorsqu'il se vit cloué dans son lit par la maladie, qu'il valait mieux en finir une bonne fois que de recommencer tous les ans à mourir à demi ; qu'autrement, il finirait par ne plus croire à la mort. Les gens commençaient à dire du bien de lui ; plus il avançait vers sa dernière demeure, plus on lui trouvait des qualités, des vertus même. Quant à son esprit et à son talent, il n'y avait plus d'expressions assez fortes pour en faire l'éloge. S'il était mort, sa réputation était faite. On commençait à lui pardonner bien des peccadilles. " Que voulez vous, disait-on, c'est un poëte. "

J'avais composé une notice nécrologique ; je ne veux pas qu'il soit dit que je l'ai faite pour rien ; ce n'est pas ma faute si elle n'a pas servi. D'ailleurs, pourquoi ne pas faire savoir aux gens tout le bien qu'on dit d'eux après leur mort ? Ce serait de nature à leur donner plus de confiance.

Voici donc les dernières paroles que nous devions adresser à notre ami pseudo-défunt :

" Hier (ou avant-hier), est décédé, à Montréal à

l'âge de vingt-huit ans, M. E. L... bien connu dans le monde des lettres et de la bohème.

" Il est mort comme il avait vécu, sans crainte et sans souci, avec des sentiments de foi qu'il n'aurait jamais perdus lors même qu'il l'eût voulu. Je ne dirai pas qu'il a vécu ce que vivent les roses, cette comparaison serait un peu flattée ; mais il aurait pu vivre plusieurs années encore; il a mieux aimé vivre vîte que longtemps. Nature vive, légère et sympathique, n'aimant que le côté plaisant de la vie, faite pour vivre de l'air du temps et des rayons du soleil, déplacée par conséquent dans un pays où l'air est si froid. Esprit irréfléchi, mais juste et droit lorsqu'il se donnait la peine de réfléchir. Cœur sensible, généreux, prodigue même, mais inconstant et toujours à la recherche de nouvelles émotions. Toujours rempli de bonnes résolutions et de ferme propos, et prêt à réparer ses fautes, quitte à recommencer un moment après. S'il était né à Vénise, il eût passé sa vie en gondole, à chanter ses poëtiques inspirations. A Paris, il eût fait, par son esprit, ses gais propos et ses allures, l'admiration et les délices du Quartier Latin ; ses chansons auraient couru les rues. On aurait dit en lisant plusieurs de ses vers : " mais c'est du Béranger ! " Enfin il eût vécu partout où il suffit d'avoir de l'esprit et du talent pour vivre : voilà pourquoi il n'a

pu vivre au Canada. Il était de toutes les fêtes de toutes les réjouissances et se trouvait à point pour célébrer tous les événements heureux qui arrivaient à ses amis. Pas un mariage, pas un baptême n'arrivait sans qu'il en fût, d'une façon ou d'une autre ; il faisait des vers pour les épouses et les mères et buvait à leur santé. Il épiait le premier sourire des marmots et fêtait avec le père leur première dent. De tous les étudiants il était le meilleur ami, et dans les réjouissances qui accompagnaient leur entrée en profession, il brillait au premier rang. Son absence dans ces occasions eût paru d'un mauvais augure.

" Tous les ans, il disparaissait pendant deux ou trois mois, vaincu par l'ennemi acharné qu'il avait toujours sur les talons, le rhumatisme. Il revenait le printemps, avec les premiers rayons de soleil, les premières fleurs et le chant du rossignol, la figure épanouie, l'œil illuminé par l'espérance, le cœur plein d'illusions. Il arrivait clopin-clopant, appuyé sur son *bâton de vieillesse*, et allait ainsi de bureau en bureau annoncer à ses amis l'heureuse nouvelle de sa résurrection. C'est dans ces bons moments qu'il composait ces jolies chansonnettes, ces douces élégies si remarquables par la fraîcheur des idées et des sentiments, par l'élégance, l'harmonie et la facilité du style et la finesse de la critique. Sans doute cela venait souvent sans culture,

les chardons se mêlaient quelquefois aux fleurs, mais on n'en appréciait que mieux la fertilité de la nature. Tout le monde se rappelle encore l'enthousiasme qui accueuillit sa charmante opérette sur la confédération, cette spirituelle boutade dont les traits sarcastiques, la verve intarissable et les fines allusions sont dans tous les esprits.

" Que n'aurait-il pas fait avec de l'étude, de la persévérance et de la santé ! Beaucoup de poëtes distingués de France n'avaient pas plus de talent naturel.

" Longtemps, ses amis se répéteront les bons mots, les vives saillies de ce pauvre Elzéar et parleront des vicissitudes de cette existence originale. "

Eût-il vécu en France, je crois avec M. David, qu'Elzéar aurait été un poëte et se serait distingué comme tel. Au lieu d'être une langue d'étude, comme elle l'est ici, la langue française eût été pour lui la langue maternelle qui s'apprend et se parle sans effort. Il eût de plus trouvé des lecteurs en nombre et de l'encouragement.

Mais à quoi sert, au Canada, d'être poëte, écrivain, philosophe, savant, lorsque la politique absorbe tous les mérites, lorsque la magistrature, à tous les dégrés, lorsque la position de lieutenant-gouverneur même,

ne sont que des retraites honorables de la vie politique ?

Faut-il le plaindre s'il a usé de la vie comme le vulgaire en use, s'il a bu à la coupe de la borne, sur le sentier poudreux qu'il suivait à côté de nous, s'il a combattu, s'il a lutté avec nous ? Où est la vie de la jeunesse en dehors de ce tourbillon ? Montrez-moi donc un tertre ombragé, des tréteaux, un théâtre quelconque d'où un poëte puisse chanter à l'aise.

Vous trouverez cent mille personnes à qui les noms de Montferrand, Duhaîme, ou Grenon sont familiers.

Nommez Lafontaine, Cartier, Dorion ; en rencontrerez-vous dix mille qui les connaissent ?

Chauveau, Crémazie, De Gaspé, LeMoine, Fiset, Verreault, Lemay, Fréchette, Cassegrain, Taché, Lajoie, Parent, Sulte, Provancher, Baillargé, Crevier, Auger, Legendre, Faucher, DeCelles, Dunn, Marmette, Buies, De Boucherville, etc.

Qui les connaît pour les apprécier ?

A peine deux mille canadiens.

En Septembre dernier, ce pauvre Elzéar venait passer quelques semaines chez-moi. Il avait emporté une partie de ses manuscrits, pour me les donner à lire et à retoucher, peut-être aussi, afin de pouvoir se dire, au cas de mort, les sentant sous sa main. " Je ne mourrai du moins pas tout entier." L'humidité de la saison causée par des pluies presqu'incessantes irritèrent sa maladie. Il nous quitta pour se rendre à Saint-Vincent-de-Paul, dans la famille Tassé où il fut entouré des soins les plus attentifs.

De retour à Montréal, il n'eût que le temps d'aller serrer la main aux amis, et il se mit au lit pour ne plus se relever. Monseigneur Fabre l'assista a ses derniers moments.

Il expirait le 24 octobre, à 11 heures du soir, au milieu de sa famille éplorée. Son oncle, M. Papineau, et son ami Houle et moi lui avons fermé les yeux.

Je reproduis ici quelques extraits des journaux.

Du Franc-Parleur :

Une des figures les plus sympathiques de la présente génération littéraire vient de disparaître : Elzéar La-

belle est mort avant-hier soir. Il n'avait que 32 ans. Sa mort était prévue, de lui-même surtout,—et il s'y est préparé en vrai philosophe chrétien. Il ne laisse que des amis et quelques vers charmants qu'on aimera longtemps à relire. Elzéar Labelle était une des natures les plus délicatement poëtiques, un des esprits les plus français de notre pays.

De la Minerve :

C'est avec une profonde impression de tristesse, qu'ont dû ressentir tous ceux qui l'ont connu, que nous avons annoncé hier la mort de M. Elzéar Labelle, avocat, décédé mercredi soir, à la résidence de son oncle, M. J. M. Papineau.

Une maladie qui le minait à vue d'œil, depuis de longues années, l'a emporté dans la fleur de l'âge et dans tout l'épanouissement de ses brillantes facultés. Il n'avait que trente-deux-ans. Aussi trouvait-il que c'était bien tôt pour mourir, lui qui aimait la vie et en jouissait avec délices, dès que le mal qui dissolvait lentement sa frêle organisation lui permettait de respirer et de se mouvoir à l'aise aux chauds rayons d'un soleil de printemps. L'hiver, il le passait d'ordinaire entre les quatre murs de sa chambre de ma-

lade, environné des soins attentifs de parents dévoués qui le protégèrent dès l'enfance, et attendant avec espoir les premières brises printannières, auxquelles il dut tant de fois un retour temporaire à la santé. Mais enfin, voyant que tout allait bientôt finir, il s'était d'avance résigné au départ, et quand l'heure a sonné pour lui de dire adieu à ce monde où il avait brillé, chanté et souffert, il s'est éteint doucement, sans trop de regrets, sans murmure, muni de tous les secours dont l'Eglise entoure ses enfants pour les préparer à entreprendre avec confiance ce redoutable voyage où se transforment les destinées humaines.

Ses amis, (et qui en compte plus que lui ?) ne se consoleront jamais de sa perte : car il était à tous égards ce qu'on est convenu d'appeler un homme sympathique et charmant. On ne pouvait faire sa connaissance sans s'attacher aussitôt à lui et sans rechercher le charme de son intimité. Sa causerie, semée de bons mots, d'anecdotes amusantes,de pointes délicates qu'il savait aiguiser de façon à les rendre piquantes, sans la moindre amertume, était des plus agréables. Esprit fin aussi bien que causeur excellent, et poëte à ses heures, il a laissé des épigrammes, des poësies légères, surtout des chansons marquées au cachet de la belle littérature et du bon goût.

Peut-être se plut-il trop à vivre au sein des douceurs

du *far niente.* Sa riche et féconde nature n'aurait eu besoin que d'un peu plus de culture pour produire quelque chose de durable qui lui aurait acquis l'une des places les plus éminentes dans la pléïade de nos écrivains nationaux. Il possédait à un dégré exquis le sentiment de l'art, l'amour du beau littéraire dont il ne s'écarta jamais dans ses écrits. Parmi les regrets que nous inspire sa disparition prématurée d'au milieu de nous, l'un des plus vifs est qu'il n'ait pu réaliser le désir qu'il exprima souvent de réunir en volume, les productions éparses sorties de sa plume élégante.

Maintenant qu'il n'est plus, on appréciera encore davantage les nobles qualités d'esprit et de cœur qui lui attiraient si facilement les sympathies générales. Toute la jeunesse de Montréal, nous en sommes sûr, l'accompagnera à sa dernière demeure. L'amitié et l'admiration qu'il a provoquées partout autour de lui, dans le cours si varié de son existence, lui feront cortége au moment suprême ; elles garderont religieusement sa mémoire, et le suivr nt éplorées par-delà le tombeau......

Dans le même journal, M. Blain de St. Aubin, publiait les strophes suivantes :

IN MEMORIAM.

I.

Notre Elzéar " a passé comme une ombre,
" Ombre joyeuse et chère aux bons vivants ; " *
Le frêle esquif ainsi chaviré sombre,
Ainsi la feuille est emportée aux vents.
La gaité seule a marqué son passage,
Il a bien ri de nos mille travers,
Et quelquefois, il parlait comme un sage :
En souriant nous relirons ses vers.

II.

Il disparaît, mais sa figure amie,
Longtemps encor, dans nos cercles joyeux
Apparaîtra, quand, pour charmer la vie,
Nous redirons ses chants harmonieux.
Gai compagnon, cœur d'or, ami fidèle
A la fortune et surtout aux revers :
Sur plus d'un point il fut notre modèle ;
En souriant nous relirons ses vers.

---

* Ces deux vers sont empruntés à Béranger.

III.

Brave Elzéar! en partant de ce monde,
Tout plein d'ingrats, d'injustes ennemis,
Plus fortuné tu laisses, à la ronde,
Bien des regrets dans bien des cœurs amis.
Du haut des cieux que ton âme sereine
Prenne en pitié nos souffrances, nos fers,
Que ta gaité soit toujours notre reine:
En souriant nous relirons tes vers.

Enfin, nous avons conduit notre ami au cimetière, nous avons vu descendre sa bière sur des cordes grinçantes qui semblaient gémir, jusqu'à six pieds sous terre; nous avons entendu, comme un bruit de grêle, les premières pelletées de gravier tomber sur le cercueil. Les fossoyeurs ont ratissé avec soin le tertre funéraire; ils ont répandu également des mottes fraîches sur les tombes d'à côté, sur celles de Ludger et de leur père. Pourquoi cela? L'un des hommes qui s'en allait, la pelle sur l'épaule, nous répondit. "C'est afin de dépister les *voleurs de corps.*" Des feuilles jaunies se détachaient des arbres voisins, tombant une à une comme des larmes sur cette tombe ainsi dissimulée. Non moins sympathique que nous, la nature pleurait

à sa manière celui qui l'avait aimée et chantée. Puis, parents et amis s'éloignèrent en se disant « Pauvre Elzéar ! » le dernier mot des vivants sur les morts, mot de vaine pitié qui nous serait sans doute vite renvoyé, si les morts pouvaient parler.

A. N. MONTPETIT.

———

A
Pro
A v
Et c
Je s
Ce n
Je g
Mais
Oui,
La sc
Et da
Qui s
Mon â

DEDICACE.

A MES AMIS.

MON LIVRE.

A vous mes vieux amis, à vous ce petit livre :
Prenez-le tout entier, car il est bien à vous,
A vous tous, avec qui je fus heureux de vivre,
Et dont le souvenir m'est encore si doux.
Je sens que je fléchis sous un poids qui m'oppresse,
Ce matin, j'essayai vainement de sortir,
Je gourmandai mon corps, l'accusant de paresse :
Mais je n'ai plus de force, hélas ! que pour souffrir.
Oui, me voilà cloué sur mon lit de douleur :
La souffrance m'étreint, me travaille, me mine,
Et dans mon corps brisé, je n'ai plus que le cœur,
Qui soit encore entier : dans mon front qui s'incline,
Mon âme est mal à l'aise et songe au grand départ.

C'est dur, bien dur, amis ! pour moi qui tant vous aime,
De renoncer si tôt, à cette bonne part,
De tendresse, de soins, je dirais d'amour même,
Que vous m'avez permis de prendre dans vos cœurs.
Je ne puis plus vous voir, mais autour de ma couche,
Ma mémoire, domptant l'excès de mes douleurs,
Me rappelant vos noms que répète ma bouche,
Vous rassemble encor tous : recevez mes adieux,
Je vous presse les mains, je refais notre histoire,
Vos noms, chainons de fleurs, me suivront jusqu'aux
[cieux :
Même au sein du bonheur, j'en garderai mémoire ;
Car Dieu n'efface rien du cœur qui sut aimer,
Il lui pardonne tout. Pour votre souvenance,
Recueillez ces couplets qui pourront vous charmer,
Aux heures de loisir, raccourcir la distance
Qui va nous séparer ; vous penserez à moi,
Puis si vos pas foulaient ma tombe au cimetière,
Mettez-vous à genoux, au nom de notre foi,
Et pour votre Elzéar faites une prière.

ELZÉAR.

A EDMOND FRECHETTE, ECR., NOTAIRE.

A l'occasion du mariage de mon ami EDMOND, *Notaire, un de ceux que je puis classer dans la seconde génération des jeunes gens avec lesquels s'est écoulée ma* tendre jeunesse. (1865)

Bienheureux potentat,
En ton long célibat,
Tu passas ta jeunesse
Dans une douce ivresse.

Vainqueur en tous projets,
Tu vivais sans regrets,
Malgré le front sévère
De madame ta mère.

Sans gêne du haut ton,
Dans ce temps de garçon,
Tu voltigeais sans cesse
De déesse en déesse.

Que de fois, à minuit,
Dans un humble réduit,
Tu chantais amourette
A gentille fillette !

Et puis, le lendemain,
A table au Terrapin, (1)
Au souvenir de *Flore*,
Tu souriais encore.

Si, par malheur, l'argent
Rentrait trop lentement,
Pour un contrat à faire
Tu te faisais notaire.

Alors, le soir venu,
Au rendez-vous connu,
Auprès de nos commères
Nous remplissions nos verres.

---

(1) Restaurant établi à Montréal en 1862.

Narguant des envieux
Les goûts ambitieux,
Dans les yeux d'une blonde
Nous possédions le monde.

Adorable Vénus,
Et vous divin Bacchus,
De ces soirs de délices
Vous étiez nos complices.

Hélas ! qui l'aurait cru ?
Faible élan de vertu !
On vit, un jour, un traître
De ces lieux disparaître.

Et, tu fis le serment
Que, légitimement,
Tu vivrais en ménage
Jusques à ton veuvage.

Puisses-tu, cher ami,
Modèle de mari,
Assurer à ta femme
Une constante flamme.

Si le ciel bienfaisant
Te donnait un enfant,
Fais qu'il ait pour principe
Les amours et la pipe.

Si l'aimable destin
Lui fait aimer le vin,
Dis-lui, qu'à ta mémoire,
Il peut quelquefois boire.

Que tous tes vieux amis,
Dans le nom de ton fils
Trouvent la souvenance
De nos jours de bombance.

Mais, adieu ! cher Edmond,
Je suis déjà trop long,
Adieu ! pauvre victime,
Sois heureux dans ton crime !

SOUVENIR DE L'HOTEL-DIEU.

J'occupais depuis quelques semaines une chambre isolée, dans l'Hôtel-Dieu de Montréal. Les conseils d'un ami, et l'espoir qu'une vie plus sédentaire me soulagerait des douleurs rhumatismales qui me rongeaient, depuis près d'un an, m'avaient engagé à venir dans cette maison du *bon Dieu.*

Un matin, un gentil petit papillon blanc s'amusait à voltiger dans les rideaux de ma fenêtre. A la vue de cet emblème de l'innocence, il me vint une idée que je ne tardai pas à mettre à exécution. Je m'emparai du papillon et l'attachant à une feuille de papier, je l'adressai, avec ces quelques vers, à l'un des anges de charité, qui veillaient sur moi avec tant de bonté et de dévouement.

Aimable papillon,
Ange de la saison,
Viens, écoute en silence,
Je vais, de confidence,
Te dire un grand secret ;
De grâce ! sois discret.

Sous ce toît que j'habite,
Une femme d'élite
A su gagner mon cœur ;
Son doux nom, c'est " ma sœur."
Son âme est belle et pure,
Et sa tendre nature,
De tous les malheureux
Sait faire des heureux.
Toujours son cœur déborde,
Et celui qui l'aborde,
Eprouve, en la voyant,
Le bonheur que l'enfant
Peut goûter sur la terre
Près de sa tendre mère :
Elle est là près du lit
Du pauvre qui pâtit,
Et sa douce parole,
A chaque heure console,
Ceux qu'un destin fatal
Conduit à l'hôpital.

Dans l'ombre du mystère,

D'une course légère,

Papillon va, demain,

Reposer sur sa main,

Et lui dire à l'oreille,

Que pour elle je veille !

LE SOMMEIL DE L'ENFANT.

Pour Madame R............e, (1) *à la naissance de son premier enfant.*

Dors, ô mon bel enfant!
Sur le sein de ta mère,
Vois! la nuit se répand,
Ferme bien ta paupière.

Tout se tait au dehors,
L'oiseau, dans la ramure,
De ses joyeux accords
A cessé le murmure.

Ton sommeil est si beau,
Demain, la fraîche aurore
Sur ton petit berceau
Viendra briller encore.

(1) La femme d'un ami, morte depuis.

Dors ! ton sommeil, enfant,
C'est la sainte prière
Qui sur l'homme suspend
La divine colère.

Toi qui, du Dieu vengeur
Adoucit la sentence,
Pour le pauvre pécheur
Offre ton innocence.

Le vent, au loin mugit,
Mais, ne crains pas l'orage,
Dors, aimable petit !
Dieu protège ton âge.

L'ange du Paradis
Veille auprès de ta couche
Pour cueillir le souris
Que laisse errer ta bouche.

En te fermant les yeux
Qu'il couvre de son aile,
Ce messager des cieux,
De la voûte éternelle

T'ouvre les horizons.
Il te prend il t'enlève
Parmi les anges blonds :
Tu crois que c'est un rêve.

Et tu le crois encore,
Longtemps après le jour :
Ta mère qui t'adore,
Ta mère, ton amour,

Ressemble tant aux anges
Qui t'ont bercé là bas,
Que tu vois, sous tes langes,
Des ailes à ses bras.

Dors, ô mon bel enfant,
Sur le sein de ta mère.
Vois! la nuit se répand,
Ferme bien ta paupière.

———

CHANSON.

Pour les élèves de Madame M............d, à l'occasion d'une visite de M. l'inspecteur des écoles du district de Montréal.

Pour travailler, Dieu nous mit sur la terre,
C'est un arrêt de sa divine loi ;
Car le travail est une humble prière
Que l'homme adresse à ce Souverain Roi.
Pour accomplir les desseins du Dieu Sage,
N'attendons pas l'heure des cheveux blancs,
Mais profitons du beau temps du jeune âge
Pour nous montrer ses dociles enfants.

REFRAIN.—Allons le temps nous presse,
Mettons-nous au travail !
Que l'indigne paresse
Soit notre épouvantail,
Bientôt, de la vacance
Goûtant les longs loisirs,
Notre joyeuse enfance
Prendra de doux plaisirs.

Ne suivons pas ceux qui, dans la nature,
Cherchent toujours la richesse de l'or;
De notre esprit poursuivons la culture,
C'est ici-bas le plus brillant trésor ;
Parmi les biens que nous offre le monde,
Lui seul surgît au milieu des revers :
Tout autre, hélas ! s'échappe comme l'onde
Qui disparaît dans le gouffre des mers.

Allons le temps nous presse,
Mettons-nous au travail ! etc.

De ce pays où nous prîmes naissance,
Il nous faudra faire, un jour, l'ornement,
Puissent, bientôt, les maux de l'ignorance
Ne plus régner sur notre continent !
Que la science, en fondant son empire,
Impose à tous le respect de ses lois ;
Que le savant puisse bientôt se dire :
Que le savoir et le talent sont rois !

Allons le temps nous presse,
Mettons-nous au travail !
Que l'indigne paresse
Soit notre épouvantail,
Bientôt de la vacance
Goûtant les longs loisirs
Notre joyeuse enfance
Prendra de doux plaisirs.

LA CHAMBRE A FLAVIEN. (1)

Air: *Dans un grenier qu'on est bien a vingt ans.*

Disparaissez demeures somptueuses,
Riches palais, vous me faites pitié,
Votre splendeur, vos fêtes luxueuses
Ne valent pas le toît de l'amitié :
Loin de vos murs et de votre opulence,
Dans nos plaisirs nous ne manquons de rien ;
Oui, pour charmer les jours de l'existence,
Nous avons tout dans la chambre à Flavien. (*bis*)

Dans ce logis, méprisant l'étiquette
Qui, de nos jours, règne chez tant de fous,
On s'introduit sans se tordre la tête
Pour dire aux gens " *Comment vous portez-vous ?* "

---

(1) Flavien Bouthillier, avocat de Montréal [illegible] e
l'auteur, chez qui se réunissaient, pr[illegible] n
groupe de jeunes gens de talent et d'u[illegible]

Chacun y vient apportant sa figure,
Tout arrivant conserve son maintien,
On sait toujours respecter la nature
Comme on la voit dans la chambre à Flavien (*bis*)

Un goût modeste orne ce sanctuaire,
La vanité s'éloigne de ces lieux,
Mais on y voit, précieux reliquaire,
Quelques portraits de ses braves aïeux.
Puis au milieu des flacons et des pipes
Tout un traité de droit Canadien :
Même en buvant, car on a des principes,
On parle code en la chambre à Flavien. (*bis*)

Lorsqu'en ce lieu la douce nuit s'annonce,
Du célibat c'est le gai-rendez-vous,
Entre deux vins tendrement on prononce
Le joli nom d'une femme aux yeux doux
Lors possédant la terre tout entière
On est heureux dans un fol entretien ;
Et bien souvent quand parait la lumière
On veille encor dans la chambre à Flavien. (*bis*)

IMPROVISATION

Sur le mariage de Moïse B.........d, aimable et charmant compagnon.

Il est donc marié le séduisant Moïse,
Quiconque l'a connu peut en douter encor ;
Pourtant, je l'ai bien vu, devant la Sainte-Eglise,
Au doigt de sa future enfiler l'anneau d'or :
Mais quand le bon curé pour rassurer sa femme,
Lui fit jurer d'aimer d'un amour tout nouveau,
Bien que son œil éteint s'allumât d'une flamme,
Le " oui " qu'il échappa, fit rire le bedeau.

LE REVERS DE LA MEDAILLE.

La défaite du père L.........te dans le comté d'Hochelaga.

Nous sommes en 1867 ; aux élections politiques générales. Le parti conservateur, après avoir longtemps cherché un opposant à la candidature de l'Honorable A. A. Dorion, alors chef du parti libéral dans la province de Québec, et se portant candidat dans le comté d'Hochelaga, fixa enfin ses regards sur un brave, honnête et naïf cultivateur du comté. Cet homme, qui, jusques là, n'avait jamais songé qu'à bien cultiver ses terres et à faire le bonheur de sa famille, finit bientôt, par se laisser séduire par les promesses éblouissantes que lui firent les amis du ministère, lui assurant un triomphe éclatant. La lutte eut lieu ; et, à la louange de ce beau comté, l'intelligence et l'honnêteté défirent la politique qui avait suscité cette opposition déplacée.

L'Honorable Dorion fut proclamé député aux communes, et le père L.........te, la peine et le remords dans le cœur, revint, le soir, au foyer domestique, jurant, mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus.

C'est sous l'impression de ces idées, que je com-

posai alors les quelques vers suivants, comme marque de ma vive sympathie pour la défaite du candidat malheureux.

(*La scène se passe dans la chambre des époux, le soir même de la défaite*)

LE PÈRE L.........TE (soupirant)

C'est fini, j'ai perdu,
Il a gagné la lutte,
Et le pauvre vaincu
T'entraine dans sa chute

L'ÉPOUSE (émue)

Ah ! pourquoi me toucher,
Ne suis-je pas joyeuse ?
Cette chambre à coucher
Me rend bien plus heureuse.
Eh ! que me fait à moi,
Locale ou fédérale,
Quand je possède en toi
La douceur conjugale ?

LE PÈRE (irrité)

Cartier même assurait
Une grande victoire ;
Et me voilà défait,
Faut-il encor le croire ?
Le traître m'a trompé,
Il m'a fait sa victime,
Disant que le comté
Se montrait unanime.

L'ÉPOUSE.

Et tous ces bons amis
Qui t'offraient leurs services,
Du traître du pays
Sont-ils donc les complices ?

LE PÈRE.

Misérable serpent
Qui vous tente et vous flatte,

Et qui vole l'argent
Qu'on lui met sous la patte !
Chacun d'eux, sur l'honneur,
Vous promet et vous jure ;
Hypocrite menteur
Qui toujours se parjure !
Ainsi, dans certain lieu,
Une honnête jeunesse
Avait juré son Dieu
De garder sa promesse :
Dans sa localité
Se disant populaire,
Une majorité
Devait suivre son maire ; (1)
Mais, le peuple entraîné
Par un noble caprice,
Ne fut pas enchaîné,
Il sut rendre justice.
J'avais mis, pour lutter,

(1) Un jeune maire d'un village du comté.

La plus vile influence ;
L'autre, pour m'opposer,
Avait l'intelligence.
J'ai dépensé mon bien,
Me faisant malhonnête :
Lui conserve le sien,
Qui de nous est plus bête ?

L'ÉPOUSE (avec intelligence).

Sur cette question,
Permets que je me taise,
Car la conclusion
Pour toi serait mauvaise.
Renonce à tes projets,
Aux choses politiques,
Livre-toi, désormais,
Aux douceurs domestiques :
Sois l'élu de mon cœur,
C'est la plus noble place

Où puisse être vainqueur,
Un homme de ta race.

LE PÈRE (avec transport).

Pour toi, ma passion,
M'avait donné l'envie
De cette élection
Qu'en ce moment j'oublie !

L'ÉPOUSE (émue)

Tu vivras près de moi,
Près de nos tourterelles,
Et tu feras la loi
A nos brebis rebelles.
Tu verras lentement
Se succéder les lunes,
Et tu mourras content,
Loin du bruit des Communes.

DÉNOUEMENT.

Mystères de l'amour !
Dans ce long tête à tête,
Le candidat du jour
Oublia sa défaite :
Et pourtant, le matin,
Au lever de l'aurore,
Sur son cruel destin
Il soupirait encore.

———

RETOUR DES ZOUAVES PONTIFICAUX CANADIENS.

Les voici revenus ces courageux soldats,
Comme ils sont beaux et grands ! que leur allure est
[fière !
Nobles fils de l'Eglise, ils ont, dans les combats,
Défendu le drapeau de leur auguste Mère.
Inspirés par l'envie et guidés par Satan,
De vils conspirateurs déchainaient la tempête,
Contre le saint Vieillard qui siége au Vatican,
Menaçant de frapper sa vénérable tête ;

D'un geste de sa main Celui qui règne aux cieux
Pourrait les arrêter dans leur marche arrogante ;
Une parole, un souffle, et ces ambitieux
Tomberaient foudroyés sous sa force écrasante ;
Mais il faut à ce siècle un exemple de foi !
Un premier cri d'alarme annonce sa tristesse,
Et l'on voit accourir près du Pontife-Roi,
Pour protéger son trône une ardente jeunesse.

Admirons de leurs cœurs cet élan généreux !
Des milliers ont compris la plainte paternelle
Et, forts de leur amour, ils arrivent joyeux,
De tous les points du globe, en la Ville Eternelle.
Ils ont dit au pays un solennel adieu
Et, nouvelle croisade à la cause sacrée,
Ils sont prêts à mourir pour la gloire de Dieu,
Et pour venger l'honneur de l'Eglise outragée.
Seul, notre Canada se ferait spectateur ?
Lui, dont on a vanté la valeur héroïque,
Resterait insensible à la voix du Pasteur
Dont l'appel a gagné l'univers catholique ?

Ne sont-ils point ceux-là les dignes héritiers
Du peuple qui sourit au milieu des batailles ?
De ces hommes vaillants qui vinrent, les premiers,
Féconder notre sol dans ses vastes entrailles,
De ces héros sacrés, qui, martyrs de la croix,
Du fleuve St Laurent suivirent les rivages,
Et, le Christ à la main parcoururent nos bois
Pour convertir au ciel les peuplades sauvages !

Mais ce peuple vanté pour ses grandes actions,
Vit son aigle deux fois foudroyé par l'orage ;
Et ses deux empereurs traitres à leurs missions
Eurent la déchéance et l'exil pour partage.
Oui ! le drapeau français de Rome a disparu ;
Et, celle que l'église appelait son ainée,
Voit aujourd'hui son chef impuissant et vaincu,
Trembler sous le regard de la Prusse acharnée.

Comble de trahison ! Victor Emmanuel,
Ce parjure éhonté tremblant pour sa couronne,
De tous les conjurés devient le plus cruel,
Et près des murs romains le canon gronde et tonne :
Partout, des cris de guerre ! on demande du sang ;
Au cœur de Jésus-Christ pénètre une autre lance.
Alors le Roi-Pontife arbore un drapeau blanc
Et laisse aux mains de Dieu le soin de sa vengeance.

UN DUO SANS MUSIQUE (1)

Par deux étudiants en droit.

HENRI.

Tiens, fermons ce bouquin, je suis las d'étudier ;
Toi-même tu parais t'endormir sur Pothier.

ELZÉAR.

En effet, cher ami, certaine inquiétude
Interrompt, malgré moi, le cours de cette étude.

HENRI.

Quel est donc le souci qui puisse occuper tant,
Celui qui, comme toi, fut sans cesse riant ?

ELZÉAR.

Hélas ! tu le sais bien, je n'ai rien du poëte,
Et j'ai promis des vers à Marie-Antoinette.

---

(1) Composé pour l'album de Mlle. Marie Antoinette J..

HENRI.

N'ai-je donc pas, pressé du même sentiment,
Engagé mon honneur par un même serment ?

ELZÉAR.

Alors, nous sommes deux, marchons avec audace,
Et, d'un commun effort, gravissons le Parnasse.

HENRI.

Je le veux, car on voit, dans le livre divin,
Qu'il faut aider son frère et lui tendre la main.

ELZÉAR.

J'admire comme toi cette belle maxime ;
Mais, pour te seconder, je ne sais que la rime.
La rime, c'est mon fort, et, c'est en son honneur,
Que j'immole souvent le sens et la valeur.

HENRI.

Je sais bien que la rime avec le sens se brouille ;
Ce qui devrait s'unir est toujours en gribouille.
D'ailleurs, c'est entendu : si l'on veut arriver,
Ce que je penserai, tu le feras rimer.

ELZÉAR.

En route ! mais je sens la muse qui m'anime,
Et du Parmasse en feu je découvre la cime.
Antoinette est là haut, ange mystérieux,
Dont brillent les vertus sur un front radieux ;
Dans le chaste regard qui décèle son âme,
D'un enivrant amour je vois luire la flamme.
J'éprouve malgré moi des désirs indiscrets,
Pour la mieux admirer, que ne suis-je plus près ?

HENRI.

Je me sens, Elzéar, saisi de ton ivresse ;
Pour toucher le sommet, redoublons de vitesse.
La pente me parait se roidir sous nos pas ;
Mais, pour tant de bonheur, pouvons nous être las ?

FETE DE FAMILLE.

Adresse à M. Jacques V.........n, accompagnant la présentation d'une canne, à l'occasion de l'anniversaire de sa fête patronale.

Tous ceux qui ont eu l'avantage de connaitre ce digne citoyen, savent comme moi, qu'il est le type du galant homme, et qu'il a des droits à l'amitié et au souvenir de la jeunesse de Montréal, qui lui est redevable de bien des moments de plaisir.

Le sentiment, qui, ce soir, nous amène
Sous votre toit, vous offrir un cadeau,
Votre bon cœur le devine sans peine,
C'est pour lui rendre un hommage nouveau.
Nous profitons du jour de votre fète
Pour vous donner ce faible souvenir,
Et nous venons, vos fils à notre tète,
Vous souhaiter un riant avenir.
Puissiez-vous donc, au sein de la famille,
Passer en paix le reste de vos ans,
Et savourer, dans un déclin tranquille
Des jours heureux, près de vos bons enfants !

Puisse toujours la vertueuse femme
A qui le Ciel vous unit ici bas,
Vous raviver du doux feu de son âme
Jusqu'au moment du sinistre trépas !
Quand la vieillesse, en fière courtisane
Se réjouira de vos longs cheveux blancs,
Puissions-nous tous voir servir cette canne,
A protéger vos pas lourds et tremblants !
Mais, loin de nous ce lugubre présage !
Que nul regret n'assombrisse ce jour :
Malgré les ans, vous serez de notre âge,
Laissons venir chaque chose à son tour.
Et si jamais vos yeux versaient des pleurs
Avec nous tous faites-en le partage,
Pour les garder nous ouvrirons nos cœurs.

CHATEAUGUAY.

Adieu d'un jeune canadien à sa mère, avant son départ pour la bataille de Châteauguay.

Adieu, je pars, ma bonne mère,
Il me faut, ce soir, vous quitter ;
Et demain, loin de ma chaumière,
Je combattrai pour vous venger.

J'entends le canon qui résonne,
C'est le signal de mon départ ;
Déjà, la nuit nous environne,
Il me faut quitter sans retard.

Mais, je vous vois verser des larmes ;
Est-ce pour moi que vous pleurez ?
Chassez loin de vous ces alarmes,
Car bientôt vous me reverrez.

A l'horizon de nos campagnes,
Distinguez-vous, dans le lointain,
Ces hautes chaines de montagnes ?
Eh bien ! je serai là demain.

Remplis d'artifice et de rage,
Là sont nos cruels ennemis ;
Mais, on a pour soi le courage
Quand on combat pour son pays.

Le front paré de la victoire,
Quand le pays sera vengé,
Je reviendrai, couvert de gloire,
Dans la chaumière où je suis né.

LE DEPART DU P'TIT BENSON.

Dans les beaux jours de l'été de 1866, les habitués de la rue Notre-Dame, furent, durant quelques jours, vivement intrigués par la présence assidue d'un jeune étranger. Tous les après-midi, de quatre à cinq, heure à laquelle, les galants et les coquettes se donnaient rendez-vous, sur ce boulevard montréalais, on le voyait invariablement s'y promener le cigare à la bouche et le lorgnon sur l'œil.

La curiosité féminine, (car les femmes surtout se préoccupèrent de cette apparition) ne tarda pas à être satisfaite ; et, grâce aux informations prises par l'une d'elles, tout le monde élégant de la ville connut bientôt le personnage.

Il s'appelait Benson.

Un de ses compatriotes, M. Jules Fournier, établi à Montréal, depuis quelques années, se chargea de lancer le nouveau venu. Il parla si hautement de sa richesse et de son amabilité, que plusieurs de nos familles canadiennes, toujours hospitalières à l'égard des étrangers, s'empressèrent de le combler d'invitations et d'amabilités.

Il fut admis dans les cercles de jeux ; et chacun qui

le croyait millionnaire redoubla de soins et d'attentions pour mieux conserver cette mine précieuse. Le Major B....... et mylord S......., deux des principaux membres du *Club* Jacques-Cartier, devinrent ses amis intimes et ses parrains dans le grand monde.

Les bals et les soirées abondèrent ; et l'histoire du temps rapporte, que plusieurs jeunes personnes *sentimentales* devinrent un *million de fois* amoureuses du jeune étranger.

O amour des femmes !

Il poursuivait donc une existence entourée de toutes les douceurs, lorsqu'un beau jour, la vérité curieuse ayant fouillé et retourné ses poches, montra au public berné qu'il ne s'y trouvait pas un seul sou.

Bref, Benson n'était qu'un farceur arrivant de New York, qui, connaissant la bonne foi de certaine bourgeoisie d'alors, n'avait pas cru devoir se refuser le plaisir de vivre quelque peu à ses dépens.

Malheureusement pour lui, la fin de son séjour parmi nous ne fut pas aussi agréable que le début. Les jolies bouches qui l'avaient accueilli à son arrivée, par des sourires, couvrirent sa retraite de paroles de dédain et de mépris.

Cette aventure, et quelques autres du même genre, m'inspirèrent les strophes que vous allez lire. Elles ne disent que la vérité. Puissent-elles être pour plusieurs une leçon de méfiance.

Un jour, et qui ne s'en rappelle ?
Un étranger nous arriva :
On le vit avec le gros B.... (1)
Que l'on crut être son papa ;
Mais voilà que l'aimable Jules (2)
Détruisit ce honteux soupçon,
Affirmant aux plus incrédules,
Que l'enfant se nommait Benson.

Admis dans les bonnes familles,
Sous l'aile de ces protecteurs,
Il plut à nos charmantes filles,
En obtint même des faveurs.

(1) Un *gentleman* menant joyeuse vie.

(2) Un aventurier Français qui joua ici un certain rôle.

Seriez-vous de mauvaise pâte,
Il suffit de la nouveauté,
Pour que le beau sexe en toute hâte,
Vous donne la célébrité.

Suivant Jules, (s'il faut le croire,)
Il possédait beaucoup d'écus ;
Tous les jours, il payait à boire
A ceux qui ne le pouvaient plus.
Certain mylord de cette clique,
Déchu par prodigalité,
Homme de rare politique,
Vantait sa libéralité.

Au mariage du beau Prume (1)
On le fourra dans les honneurs,
Il portait un brillant costume
Fourni par *différents tailleurs.*

---

(1) Violoniste de sa Majesté le Roi des Belges, qui épousa à Montréal une de nos plus gentilles Canadiennes.

Parmi les galants de la noce,
Aucun n'eût pu l'identifier,
Si, près de lui, dans le carosse,
On n'eût point vu l'ami Fournier.

Pour chasser les sombres pensées,
Ce jeune et prodigue gaillard
Employait toutes ces soirées
Dans une salle de billard,
Où la classe *aristocratique*
Toutes les nuits, dans le secret,
Se livrait au plaisir bachique
Entre le whist et le piquet.

En aussi bonne compagnie,
Il fit de rapides progrès ;
Puis il mena joyeuse vie,
Poussé par de premiers succès.
Lui parlait-on d'une amourette
A nouer pour le lendemain,

On voyait ce jaune squelette
Quitter son air de sacristain.

Une si furtive existence
Devait produire ses effets :
Bientôt la cruelle indigence
Parut, sous ses livides traits.
Mais, en dépit de la misère,
Il fallut dire : Soyons grand !
Car Jules prônait que le père
Etait un riche commerçant.

Or, dans ces somptueux repaires
De plaisirs et de passions,
Il apprit, entre autres affaires,
Certaines spéculations.
Doux et respectueux pupille
De ses trois honnêtes tuteurs,
Il accrut la grande famille
Que forment les mauvais payeurs.

Quand le sol se couvrit de neige,
L'enfant éprouva le frisson ;
" Il faut que l'homme se protége,"
Dit-il, au commis d'Henderson : (1)
On lui trouva bonne figure,
Puis, il avait l'air si dévôt,
Que ce bon marchand de fourrure
Lui fit crédit pour un *capot*.

Encouragé par ces avances,
Il ne reconnut plus d'égard,
Il empruntait à toutes chances,
Promettant de rendre plus tard.
Il trompa même, par sa mine,
Un vieux et pauvre cuisinier
Qui travaillait à la cuisine
Du fameux Club Jacques-Cartier.

(1) Marchand de fourrures de la rue Notre-Dame.

Mais un jour vint, jour de détresses,
Que d'innombrables créanciers
Lassés de ses belles promesses,
Le menacèrent des huissiers.
Alors, perdant tout son courage,
Dégoûté de notre pays,
Il médite un petit voyage
A travers les Etats-Unis.

La bouillante locomotive
Annonçait déjà le départ,
Pendant qu'une foule oisive
S'impatientait du retard,
Lorsque Benson et son bagage
Parurent à la station,
Avec un cheval de louage,
En bon ordre et condition.

Une minute, et l'artifice
Avait le plus heureux effet,

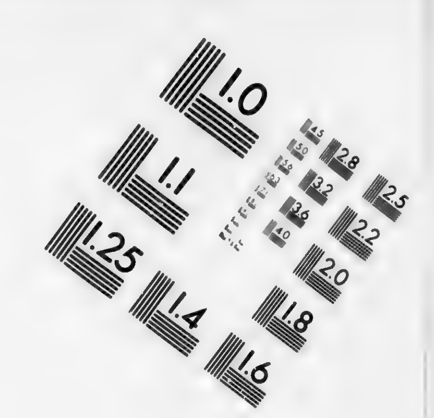
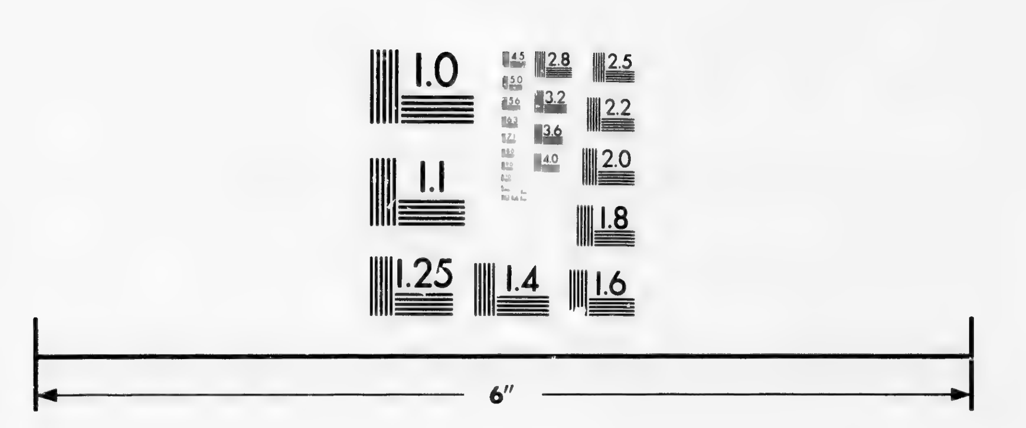


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Quand un sergent de la police
Saisit Benson par le collet.
Lafond qui connaissait son rôle,
L'aborde ainsi fort poliment ;
" Venez," dit-il, mon petit drôle
Vivre aux frais du gouvernement. "

Pour être payé de sa dette,
Il parait que notre marchand,
Averti de son escampette,
Avait eu recours au warrant ;
Et si, le bambin tout en larmes
N'eût point dépouillé le *capot*
Il serait à goûter les charmes
De l'obscurité d'un cachot.

MORALE.

Le soir de ce jour mémorable,
Fournier, B.... et le grand mylord,

Tous trois, d'une voix lamentable,
Pleuraient sur son malheureux sort.
Mylord leur dit : hier, Laporte,
Aujourd'hui, notre cher Benson
Prouvent bien que ce qu'on importe
Est souvent de contre-façon.

L'AUTEUR.

Et cependant, combien de pères,
Trompés par de lâches discours,
Placent de riches héritières
Sous les ailes de ces vautours ?
Tandis que dans notre patrie,
Sous le beau ciel de nos aïeux,
Une jeunesse de génie
S'offre chaque jour à leurs yeux.

———

RETOUR AU BARREAU.

Au Secrétaire du Barreau de Montréal. (1)

Cette lettre d'affaire,
Monsieur le Secrétaire,
Est pour vous informer
Que je veux pratiquer.
Or, comme il est d'usage
De payer l'arrérage,
Quand on veut de nouveau
Pratiquer au Barreau,
Je t'écris, pour te dire,
(Et je le dis sans rire,)
Que je compte sur toi
Pour éluder la loi.

---

(1) L'auteur, après avoir abandonné sa pratique comme avocat, s'était fait journaliste, puis commerçant, puis imprimeur. Voulant après ces divers essais revenir au Barreau, il envoya ces quelques vers improvisés au Secrétaire de ce corps

DEPART D'OSCAR MARTEL, POUR L'EUROPE.

CHANSON (*chantée par M. Boucher*).

Quelques jours avant son départ pour l'Europe, où il allait concourir au Conservatoire de Liège, Monsieur Oscar Martel, jeune violoniste canadien, donna, à Montréal, un concert auquel prirent part nos principaux artistes et amateurs.

M. Joseph Boucher, notre premier comique, m'ayant prié de lui composer quelque chose en rapport avec la circonstance, dans le cas d'un rappel, je fus heureux de profiter de l'occasion, pour souhaiter à notre jeune artiste, tout le succès auquel lui donnaient droit son talent et son travail.

(M. BOUCHER.)

(Air : *Les poëtes de la France devant les Dieux de L'Olympe.*)

C'est incroyable,
Epouvantable !
Vous voulez donc ici me voir mourir ?
O tyrannie !

C'est là ma vie :
On me tourmente à ne jamais finir.

Monsieur Boucher, chantez nous quelque chose,
Un seul couplet qui nous puisse amuser,
Pardon, vraiment, mon rhume m'indispose ;
Bah ! pour si peu, vous allez refuser ?
Si je refuse,
Vite on m'accuse
D'ingratitude envers mes auditeurs,
En vain j'implore,
On crie, encore !
Il faut céder à ces bravos flatteurs.

Ce bon public qui me trouve des charmes,
Et qui, souvent, applaudit ma chanson,
Croit que mon cœur est toujours sans alarmes,
Que, d'être triste il n'a jamais raison :
Erreur profonde !
Car, dans ce monde,

Qui, parmi nous, n'a pas quelque chagrin ?
Sur cette boule
Où chacun roule,
Rire et pleurer, c'est là notre destin.

Oui, moi si gai, toujours dispos à rire,
Soudain j'éprouve un sentiment nouveau ;
Et ce chagrin, oserai-je le dire ?
Me rend rêveur et trouble mon cerveau.
Si je m'attriste,
C'est que l'artiste
Dont vous venez d'admirer le talent,
Va pour la France,
Plein d'espérance,
Quitter, demain, les bords du St Laurent,

Mais, si l'espoir ici-bas nous console,
Je redeviens plus joyeux que jamais :
Ce jeune ami, couvert d'une auréole,
Viendra, bientôt, nous dire ses succès,

Et sa patrie
Enorgueillie
Lui dévouera son amour maternel,
Toi, jeune fille,
La plus gentille ;
Tu chanteras le nom d'Oscar Martel. (1)

---

(1) M. Martel revint après une année d'absence, avec le premier prix du Conservatoire de Liége. Il s'est fixé à Montréal, où il forme d'excellents élèves.

MA FIANCEE.

Romance dédiée à L. L. Maillet, Ecr., Avocat, chantée par lui à un concert de charité donné à Montréal, en 1869.

Seize printemps, c'est là son âge,
Un teint de rose, un bel œil noir,
Sa douce voix, c'est le ramage
De l'oiseau qui chante, le soir :
Sa bouche inspire la tendresse,
Son front est pur comme un saphyr,
Ou comme l'onde que caresse
Le souffle amoureux du Zéphir.

Ces dons brillants de la nature,
Pour elle sont biens superflus ;
Car dans son âme chaste et pure,
Naissent les plus belles vertus.
Au bonheur dont elle rayonne,
Quand sa main s'ouvre au malheureux,
On croit qu'elle voit la couronne
Promise à tous cœurs généreux.

Son esprit de charmes pétille,
Toujours dispos, joyeux, ardent ;
C'est une étoile qui scintille
A la voûte du firmament.
Son tendre cœur est sans mystère,
Temple prodigue de faveurs,
C'est un riche et charmant parterre
Où l'amitié cueille des fleurs.

N. B.—M. J. B. Labelle, auteur de la musique de cette romance, en joua l'air sur l'orgue de l'église paroissiale, au moment où Mr. Maillet et sa fiancée s'agenouillaient à l'autel pour recevoir la bénédiction nuptiale. J'étais garçon d'honneur.

———

AU DR. CODERRE.

Je mets main à la plume,
Pour vous prier, docteur,
D'accepter ce volume,
De la part de l'auteur.
Bien que je m'imagine,
Que, comme souvenir,
Un traité de vaccine
Vous ferait plus plaisir,
De grand cœur je vous donne
Tout ce que mon cerveau,
Depuis que je fredonne,
Chansonnette ou rondeau
A produit, (qu'on s'incline !)
D'aussi triste à mes yeux
Que, ce qu'en médecine
On a trouvé de mieux.

CHANSON.

A une amie intime, presqu'une sœur ; alors Mlle. A. D........., maintenant Mme. H.......

Je serais bien ton amoureux,
Mais pas un mot de mariage,
Il me serait trop douloureux,
D'avoir à devenir plus sage ;
Il est si bon
D'être garçon,
Que de changer cette existence,
Cent fois, pour moi !
Oui, sur ma foi !
Cent fois ! vaudrait mieux la potence !

Dans des moments de folle erreur,
On peut, hélas ! se laisser prendre,
Promettre même le bonheur,
Dans un baiser, dans un mot tendre.
Qui ne sait pas,
Que vos appas

Font aux plus forts tourner la tête,
Et que l'amour
Nous pince un jour ?
Aussi, mon Dieu ! l'homme est si bête !

Combien d'infortunés maris,
Trompés par les belles promesses
Faites, quand vous les avez pris,
Souffrent de vos scélératesses !
Voilà pourquoi
Souvent la loi
Les désunit par un divorce ;
Le sot alors,
Plein de remords,
Trop tard, hélas ! connaît l'amorce.

———

L'OUVRIERE.

Va donc ! va pauvre fille,
Sois toujours bien gentille,
Nargue les yeux fripons
Des gais viveurs, garçons
Qui veulent, à toi femme,
Te dérober ton âme.
A tous ceux qui suivront
Ton agile talon
Qu'aura surpris leur vue
Sur le sol de la rue,
Montre-toi sans pitié ;
Ce n'est pas l'amitié
Qui vers toi les entraîne.
Il faut une autre chaîne
A ton cœur généreux :
Pour toi, je rêve mieux,
Je rêve un ami tendre
Qui saura, sans surprendre

Ton amour, ta candeur,
Te donner le bonheur,
Qu'il doit à sa promise,
Devant la sainte Eglise.

Je les vois sommeiller
Sur leur doux oreiller,
La brunette et la blonde
Qui font courir, du monde,
Les plus gais cavaliers
En papillons légers
Autour de leurs prunelles :
Ces vives étincelles
En ont grillé plus d'un ;
L'oreiller de satin,
Sur sa blancheur s'étoile
De tous leurs débris d'aile.

Mais toi, c'est au grand jour
Que tu parles d'amour,

Tu n'entends pas qu'on raille
La fille qui travaille
Et se plie au devoir :
Devant le dévidoir,
Le moulin ou l'aiguille,
C'est toujours la famille
Qui te montre ses traits :
Si les bonheurs parfaits
Etaient de ce bas monde,
(Hélas ! qu'un ciel qui gronde,
Trop chargé de brouillards,
Couvre de toutes parts,)
Tu voudrais que ta mère
Put avec l'ouvrière
Tous les jours partager
Le pain de l'ouvrier.
Tu réponds au mot tendre
Que l'on te fait entendre
Ou qu'on dit franchement.
Mais s'il faut pour l'amant

Quitter ta bonne mère,
Le feu de ta paupière
S'éteint dans un long pleur
Qui des yeux roule au cœur.

Veillez bien, demoiselles,
Veillez sous vos dentelles,
Veillez sous vos velours,
Veillez, car vos beaux jours
Se comptent par vos veilles.

Toi pauvre, tu sommeilles,
Tout le long de la nuit,
Mais le bonheur te suit,
Quand tu vas, avec l'aube,
Sous une mince robe,
(Quelque taffetas noir,)
Il te suit jusqu'au soir.
Au matin, l'oiseau chante,
Quand tu descends la pente

Qui mène à l'atelier :
Le soir, c'est l'ouvrier
Qui t'attend sur sa porte,
Pour que ton cœur emporte,
Dans un simple " bonjour "
Chez toi tout son amour.

———

GRAND DINER CHEZ UN HOMME POLITIQUE.

Cette pièce publiée dans *Le Glaneur*, journal humoristique, qui ne vécut qu'un jour, est restée inachevée.

Dans le vaste parloir
D'un homme politique,
Se donnait, certain soir,
Une fête bachique.
On devait célébrer
Par ce joyeux pour-boire,
De l'illustre Premier,
L'éclatante victoire.
Tous les loyaux sujets,
Suivant vieille coutume,
De la tête aux mollets
S'étaient mis en costume :
De luisants pantalons
Leur collaient sur les hanches,

Et sous leurs gras mentons
Brillaient cravates blanches :
Les jeunes et les vieux
Oubliaient leur distance,
Et chacun dans ces lieux
Sentait son importance :
Ministres et valets
Se croisaient dans la salle :
Flatteurs et paltoquets,
Tous avaient part égale.
Vrai rendez-vous d'amis,
Où chaque créature
Cachait sous ses habits
Sa cupide nature ;
Théâtre des grandeurs,
Pêle-mêle admirable
Où les moins serviteurs,
Etaient ceux de la table.

*   *   *   *

*   *   *   *

NOS ARTISTES.

Chansonnette devant servir de prologue à un concert donné par MM. Labelle et Lamarche le 6 *Mars* 1872.

Quelqu'un de vous, peut-être pourrait croire
Que notre but en donnant un concert
Est que bientôt, l'on dise dans l'histoire
Qu'un avenir à l'artiste est offert.
Notre pays est encore bien jeune
Pour nous offrir cet espoir séduisant,
Et le chanteur devra faire long jeûne
Avant d'avoir du profit de son chant.

Combien d'auteurs se sont donné la peine
De réjouir l'oreille du prochain !
On les vit tous mourir de courte haleine
Sans un seul sou pour acheter leur pain.
Seuls, les joueurs de vieilles serinettes,
Que nous voyons courir sur le chemin,
Dans ce pays, peuvent payer leurs dettes
Et parmi nous ne pas mourir de faim.

Pour nous, ce soir, notre unique espérance,
C'est que de nous vous soyez satisfaits,
Et nous serons heureux de notre chance,
Si nous pouvons rembourser tous nos frais.
Chanter devant cet aimable auditoire
C'est pour nos cœurs un sensible plaisir,
A vous charmer nous mettons notre gloire
Dites, Messieurs, pourrons-nous réussir ?

LA SAINT JEAN-BAPTISTE.

DÉDIÉ À L'HOTEL DE FRANCE.

Chant patriotique, à l'occasion de la visite de nos compatriotes des Etats-Unis.

(Air: *T'en souviens-tu disait un Capitaine.*)

Nobles enfants d'une cause sacrée,
Vous qui vivez au rivage lointain,
En ce beau jour de la patrie aimée,
De vos amis venez presser la main ;
Sous les drapeaux que nos illustres pères,
Avec fierté faisaient craindre jadis,
Que sur ce sol les races étrangères } *Bis.*
Trouvent toujours les canadiens unis. }

Environnés par l'orgueil et la haine,
Notre avenir est sombre et menaçant,

Pour arrêter le flot qui nous entraîne,
Il faut lutter contre le conquérant ;
A son envie opposant le courage,
De notre honneur faisons subir les lois ;
Ne perdons pas le plus cher héritage, } *Bis.*
De nos aïeux, ces héros d'autrefois !

Revenez donc au sein de la patrie,
Apportez nous le secours de vos bras ;
Et que, bientôt, cette union bénie,
Nous rende forts à l'heure des combats.
Toujours présents et fermes sur la place,
Où nous devons soutenir notre rang,
Ne laissons pas s'éteindre notre race, } *Bis.*
Frères ! montrons qu'il nous reste du sang !

CHANSON. (1)

IL FAUT SEMER.

Air: *Je suis distrait.*

Depuis dix ans, pour le pauvre et la veuve,
Pour l'orphelin, j'ai chanté bien des fois :—
Aussi Messieurs, ce soir la chose est neuve !
A mon profit je fais servir ma voix :
Le vieux proverbe, " avant tout pour soi-même "
Etait pour moi contraire aux lois de Dieu :
J'ai préféré suivre un autre système
Voilà pourquoi, je viens en dernier lieu :
Il faut semer pour avoir la moisson,
Les gens d'esprit suivent cette façon.

Par le travail, sur la terre on commande,
Le paresseux n'a pas droit au secours,

(1) Cette chanson fut composée pour M. Octave Labelle, qui la chanta pour la première fois à un concert donné par lui à Montréal, en avril 1872.

Et je ferais ici la contrebande,
Si mes amis n'avaient eu mon concours :
Oui pour chacun, j'ai chanté la romance,
Le *libera*, plus le joyeux couplet,
Il est bien têmps que je tente la chance
De travailler un peu pour mon gousset.
Car le chanteur devrait par sa chanson
Trouver moyen de faire ample moisson.

Or, en venant après ce long carême,
Du bon public, distraire un peu l'esprit
Je crois prouver combien gros je vous aime,
Combien j'ai droit à tout votre crédit :
Il est bien vrai que guettant mon affaire,
Je me suis dit " C'est peut-être le temps,
Car au sortir d'une existence austère,
L'homme a toujours besoin d'amusements ; "
Il faut semer dans la bonne saison,
Lorsque l'on veut avoir belle moisson.

Je suis heureux, et par votre présence,
Vous proclamez combien j'avais raison,
Quant pour le pauvre égrenant la semence
Je me disais, " ce sol doit être bon."
Aussi Messieurs, et vous charmantes dames,
Pour l'avenir je vous fais un serment,
Tant que ma voix pourra monter des gammes,
Le pauvre aura toujours mon dévouement ;
C'est en semant parfois dans ce sillon,
Que le bonheur arrive à la maison.

A MONSEIGNEUR FABRE.

Monseigneur ! vous venez scruter mon être intime,
Ouvrir mon cœur saignant, ainsi qu'une victime,
Y lire mon destin, en bien, en mal écrit,
Et laver tout le mal avec le sang du Christ ;
Vous ne m'en dites rien, mais je sais bien comprendre
Ce qui me reste, après ce que vous venez prendre :
La mort devient mon lot puisque l'âme est à vous.
A vos pieds Bon Pasteur, je me mets à genoux
Pour que vous m'emportiez plié sur votre épaule.
Monseigneur! C'est très-grand ; vous jouez un beau rôle;
Infatigable acteur, debout près de la croix
Vous nous appelez tous, de votre douce voix ;
En vain plane la mort au-dessus de l'abîme,
Partout où vous passez il n'est plus de victime,
Il n'est que des élus qui sortent de vos mains.
La paix marche après vous, suit toujours vos chemins :
Depuis votre venue il me semble être un autre
Que je n'étais avant : vous m'avez fait apôtre,

Je prêche autour de moi la résignation,
J'appaise les chagrins, la désolation
Que provoque mon sort : Monseigneur ! c'est miracle !
Je tenais à la vie, eh bien ! c'est comme obstacle,
Sacrifice, malheur, qu'aujourd'hui je la vois.
Si, de vie ou de mort, je devais faire choix,
Je n'hésiterais pas ; des lueurs purpurines,
Le sang du Christ jailli des piqures d'épines,
Goutte à goutte tombé sur les fleurs du chemin,
Me dirigent au ciel, que montre votre main.

LA

CONVERSION D'UN PÊCHEUR

(DE LA NOUVELLE-ECOSSE)

OPÉRETTE EN UN ACTE

PERSONNAGES

MORUFORT, (pêcheur de la Nouvelle-Ecosse,)
PIERRICHON, (cultivateur de Québec.)

La scène se passe chez un logeur (hôtel) de la rue Saint-Paul, en face du marché Bonsecours, à Montréal.

Entrée de Morufort.—*Il tient une morue dans sa main gauche, et porte sur son épaule droite un bâton de voyage, au bout duquel est suspendu un portemanteau ; son air est triste et sa démarche languissante.*

De ma morue, ici voyez la mine,
C'est le produit de toute la saison ;
Triste tableau de l'affreuse famine
Qui règne hélas ! dans ma pauvre maison.

De nos pêcheurs de la Nouvelle-Ecosse,
Voyez en moi le dénûment complet ;
Sans un seul sou pour me payer carosse,
Sur mes deux pieds j'ai fait tout le trajet.

Refrain: --Mais grâce à mon courage,
Je sens que me voilà,
Arrivant tout en nage
Dans votre Canada.

Par un caprice, et non par la naissance,
Du Canada ma Province est la sœur ;
Depuis ce jour, je connais la souffrance,
Le désespoir est entré dans mon cœur.
Le poisson même, au fond de la rivière,
Epouvanté, s'enfuit de mon pays ;
Ah ! je comprends cette démarche fière :
Il ne veut pas nourrir ses ennemis.

Refrain :—C'est pourquoi, du rivage
Que le poisson quitta,
Je suis parti de rage
Pour votre Canada.

Me v'la donc enfin arrivé au bout d'ma promenade ; plus d'deux cents lieues en trois semaines, et à pied. Dire qu'on rencontre des gens qui s'plaignent de pas prendre assez d'exercice ; eh ben ! j'leur conseille ce p'tit voyage, et i m'en diront des nouvelles. C'est tout d'même ben ennuyeux que d'marcher si loin, surtout quand on voyage *Encognito, (car je voyage encognito*) ; c'est pas qu'je m'suis déguisé, mais mon portrait est si peu répandu, pour une bonne raison, c'est qu'voyez-vous, en ma qualité d'pêcheur, j'ai toujours *pris* sans jamais m'laisser *prendre ;* et t'nez ! j'vous dirai ben franchement : j'ai jamais été ben fort sur ces bêtises-là ; y'a toujours assez d'nos hommes politiques qu'ont la fureur de s'faire prendre, pour avoir le plaisir de s'faire *pendre* à la porte de tous les *Poteaugraphes.* Ma foi, c'est p't'être là ous'qui paraissent le mieux ; i parlent pas, ça fait qui disent moins d'bêtises. Faut avouer qu'y en a un grand nombre qu'on f'rait ben mieux d'tirer au *blanc* plutôt qu'les tirer en *couleurs,* parc'que, voyez-vous, moé

j'crai qu'les *Couleurs* les gâtent. Et dire qu'c'est pour ces *originals-là* qu'j'ai quitté ma province, et pi ma chère Anastasie; par'cqu'i z'ont empêché l'poisson d'mordre ; ah ! les *misérables !* les pirates ! eh ! ben oui ! les *pirates !* puisque nos vaches mêmes ne donnent plus d'lait depuis leur fameuse Confédération ; tous les *pis* ont *raté ;* et on viendra m'dire que ça n'est pas dû à leur changement d'Constitution ! Ah ! tenez ! quand j'ai vu tout c'boulversement, *i* m'a poussé d'la politique dans la tête, et j'me suis dit: *allons-y* dans c'Canada, y demander compte d'être venu fourrer son nez dans nos affaires et............................

Sur l'air de " *De ma Morue.*"

La voilà donc cette terre fertile,
Dont on vanta les immenses trésors,
Pour nous forcer, sans craindre notre bile,
De nous unir à l'*Erable,* aux *Castors.*
O politique ! en cela fut ton crime !
Je te maudis au nom de nos Pêcheurs ;
Soulage au moins l'innocente victime
Que tu frappas de si cuisants malheurs.

Et puisque ton ouvrage
Dans ce trou nous fourra,
Ah! redeviens plus sage,
En réparant tout ça.

Mais, allons! un homme politique doit pas s'laisser abattre par les difficultés, et, en attendant qu'i passe queuqu'naturel du pays, j'allons tâcher d'réparer mes forces; qui sait? y aura p't'être une p'tite discussion à soutenir............... ....*(il s'assied et mange.)*

Entrée de Pierrichon. — *Il entre pendant que Morufort s'apprêtant à manger, se débarrasse de son bagage. Il tient dans sa main droite une bourse remplie d'espèces sonnantes, et sous son bras gauche* un côté de cuir *et un paquet d'Indienne; sa démarche est légère et sa figure joyeuse.*

Quel commerce, bonté! quel commerce! J'suis t'arrivé c'matin sur le marché aux grosses bêtes, avec trois bœufs, six moutons, une vache, deux dindons, ma femme et moé. Eh ben! vous m'*crairez* si ma figure vous en dit: mais, tout ça est parti si vite, que j'en suis t'encore à chercher ma femme qu'a disparu avec tout l'reste. Ah! non pas qu'j'en suis jaloux;

car, c'est pas pour la vanter, mais c'est une vertu ben rare dans la place ; tout a si changé depuis l'grand chângement *constutionel,* que la *moralté* même s'en est r'senti. Et pourtant, on a vu des hommes s'opposer à ça. En v'là des êtres qu'on aurait du m'ner su' l'marché, par les cornes. Quant à moé, j'admirons les grands hommes qui font d'grandes choses. C'est eux, comme disait l'autre, qui sont l'progrès, l'*narf*, la vie de la société en général et des...... eh ben, et des...... spéculateurs en particuliers ! La preuve, la voici :

C'est le produit d'une seule journée,
Que je tiens là dans cette bourse en veau ;
Ça promet d'être ainsi toute l'année,
Depuis les lois du régime nouveau.
Avant ce temps, que de trouble et de peine,
Pour débiter les fruits de la moisson,
Et quand la bourse était à moitié pleine,
On revenait heureux à la maison.

Vive le ministère !
Maintenant tout prospère !

Sur les dindons
Le gain n'a plus de bornes,
Puis les moutons
Et les bêtes à cornes,
Tout çà se vend
Ben gros d'argent ! ! *bis.*

Plus d'une fois en labourant la terre,
En murmurant je traçais mes sillons ;
Mais, chose étrange ! à présent tout diffère,
J'vas fredonnant de joyeuses chansons.
Pour d'autre sol n'éprouvant plus d'envie,
Je vis content au village natal ;
Cher Canada, sois toujours ma patrie,
Car je te trouve aujourd'hui sans égal.

Vive le Ministère, etc.

Tiens! un homme qui m'écoute; qui *diable !* ça peut être ? Ben sûr, encor un d'ces émigrés qui nous arrivent tous les jours t'en ville. J'vous d'mande un peu si on a ben besoin d'ça dans l'pays. Ça, c'est

encore une chose que j'comprends pas ; les nôtres s'en vont, et pi les étrangers les remplacent ; et c'est q'si on en juge par c'lui-là c'est bon certain qu'on perd au change. I doit y'avoir quequ'chose là-dessous ; j'en parlerai à not'e Député ; i doit savoir ça, lui qu'est dans l'affaire du Gouvernement.—N'importe, c'pauvre homme parait bon fatigué : ça doit pourtant pas t'être son bagage qui l'fatigue ; qui sait ?

Quel est cet homme qui m'écoute ?
Bien sûr un pauvre voyageur,
Fatigué d'une longue route,
Ou peut-être quelque voleur.
Cachons vite à sa vue
Mon précieux trésor,
Qui sait si pour cette Morue,
Il ne veut pas avoir mon or. *bis.*

Morufort :—Bon ! v'là sans doute mon affaire ; c'est bon sûr un Naturel du pays.

D'une campagne environnante,
C'est un riche cultivateur,

Sur sa figure souriante,
On voit les traces du bonheur,
Il vient dans cette ville
Vendre des aliments ;
Puis il apporte à sa famille,
L'étoffe de ses vêtements. } *bis.*

Pierrichon :—Tachons d'faire sa connaissance, c'est p't'être là l'moyen d'savoir c'que c'est qu'l'émigration, comme dit Monsieur le Curé.

Morufort :—L'individu n'doit pas t'être très fort en politique, nous en obquindrons p't'être queuqu'renseignement ; risquons l'introduction !

Duo :

Morufort :—Au diable l'usage
Et sans plus de façon,
Pierrichon :—Au diable l'usage
En avant Pierrichon.
Morufort et *Pierrichon :*—Et voyons le visage ;
Du nouveau compagnon.

En chantant ce duo, tous deux s'avancent à reculons ; l'un la figure tournée vers la droite des auditeurs, et l'autre vers la gauche, jusqu'à ce que, venant à se rencontrer, ils se heurtent l'un sur l'autre ; après quelques secondes d'attente et d'étonnement, ils chantent.

Morufort :—Pardonnez-moi cette secousse,
C'est bien involontairement :
Pierrichon : —Quoi ! parcequ'un homme vous pousse ;
Faut-il se montrer mécontent ?
Morufort :—Aussi monsieur, veuillez m'en croire,
J'en éprouve un profond regret.
Pierrichon :—Ami, n'en gardez point mémoire,

Morufort : — Encore un'fois, monsieur, je vous d'mande ben pardon, mais, voyez-vous, la fatigue du voyage m'a tellement excité les narfs, que j'ai pas pu r'tenir ce p'tit mouvement.

Pierrichon (à part.) :—Il appelle ça un p'tit mouvement. Enfin, c'est p't'être comme ça qu'i font les p'tites choses dans son pays. (haut) Vous êtes ben aimable monsieur, mais c'est pas la peine de vous extuser, car c'est modiquer......

Morufort :—A été la cause ;

Pierrichon :—Et c'est vous qui......

Morufort :—A produit le choc, soit dit sans vous choquer.

Pierrichon :—C'est un farceur.

Morufort :—C'est pas un fin fin.

Pierrichon :—Et ! ben, oui ! monsieur, vous aviez l'air si misérable, que moé, qui peux pas voir souffrir le moindre p'tit animal, sans m'sentir d'là piquié pour mes semblables, j'me suis dit : v'là un homme qu'à p't'être besoin d'queuq'chose, et j'me suis t'avancé, comme vous savez..................

Morufort :—Et j'vous ai.................ah ! mais, c'est pas vous qu'j'aurais voulu taper. Si, au moins, çavait été un des traitres qu'ont boul'versé mon pays ?

Pierrichon : — Quoi ! Monsieur, c'est-i pour vot' pays qu'vous avez la mine si triste ; les *feignants* (féniens) vous auraient-i troublé ?

Morvfort :—Ah monsieur, si ceux-là n'avaient fait *qu'feindre*, mais, les misérables ! i z'ont trop ben réussi.

Pierrichon :—Eh ! ben, franchement, vous commencez à m'intéresser, et j's'rais curieux d'connaître votre histoire.—Marichette est à courir les magasins, et a dit qu'elle a pas besoin de moé; y'a pas d'danger qu'à s'perd'e, les femmes connaissent toujours c'chemin là ; vous m'feriez don ben plaisir en *m'contant* vos malheurs.

Morufort :—J'connais pas vos *opignons* politiques, mais vous m'avez l'air si honnête, que j'veux vous satisfaire.

Pierrichon :—Permettez que j'dépose mes *patiets* ....j'y suis.

Morufort :—Je fus pêché, en ligne directe, du légitime mariage de mes père et mère.

Pierrichon :—Vous êtes donc né de la pêche amoureuse ?

Morufort :—Ca, ça n'vous r'garde pas. J'héritâmes, de bonne heure des............qualités de mon père, et, à dix-huit ans, je contractâmes mariage avec Anastasie *Languillette* dite *Fortillante*, que j'eûmes le bonheur de pincer dans mes filets, le *premier avril* 1850, et, avec laquelle Anastasie, j'habitâmes, depuis ce temps, les côtes de la Nouvelle-Ecosse, autrefois appelée l'Acadie, à c'que m'ont dit mes pères.—Nous étions

tous Pêcheurs dans not'e famille, mon père était Pêcheur, ma mère était Pêcheresse, et v'là comment je suis Pêcheur de naissance et Acadien d'mon état. Tout allait à pleine voile, et j'vivais ben heureux entre mes morues, ma femme et mes enfants, déjà au nombre de dix-sept, quand v'la ti pas qu'c'te gueuse de politique est venue agiter si fort not'e Province, que les eaux du golfe s'en ressentirent, et qu'tous les poissons, au lieu d'mord'e à la ligne, prirent le mord aux dents, et s'enfuyèrent du pays.

Mes amis et moé nous étonnassimes de leur z'ingratitude, vû qu'nous avions toujours t'eu l'cœur d'les tirer d'leau pour les empêcher d'se nayer.

Alors qu'un vieux du Pays fit d'grandes assemblées, et qui nous fit comprendre qu'y avait pas d'danger qu'les poissons s'nayent, mais qu'c'était nous autres qu'allions t'être engloutis sous les impotations, et qu'c'était vot'e pays qu'allait nous caler !!... I parlait encore, Monsieur, quand j'me suis dit : allons voir ces mauvais voisins qui s'contentent pas de c'que le bon Dieu leur donne, et qui veulent tout arracher ; j'embrassâmes ma chère Anastasie et l'plus jeune, et j'partîmes pour v'nir d'mander compte à vot'e pays, d'lavenir de mes dix-sept enfants et d'la fuite de nos morues. Ah ! c'est une ben grande injustice ! mais

vous étiez pas pour çà, vous, vous avez l'air trop comme i faut ?

Pierrichon :—Avant que j'vous répondions et que j'vous exposions mes *opignons* politiques, j'crai qu'on f'rait ben d'prend'e queuq'chose, j'ai là une petite fiole qu'javons fait emplir, en cachette d'ma femme, ben entendù, et si l'cœur vous en dit ?

Morufort :—Vous ètes ben bon, monsieur; la pauvreté nous a encore enlevé cette jouissance, et j'en avons pas pris depuis l'ancien système.

CHANSON A BOIRE.

Pierrichon :—Vous offrirai-je ce breuvage ?
Sur l'honneur, il ne grise pas ;
Lorsque l'homme perd son courage
C'est son grand remède ici bas.

Morufort :—J'accepte votre politesse ;
Après vous, charmant compagnon,
Puisse le chagrin qui m'oppresse
Se noyer dans cette boisson.

Refrain :

Tous deux :—O liqueur ineffable
Compagne des humains,
Mélange inexprimable !
Qui calme les chagrins.
C'est toi qui dans nos fêtes,
Rends si courtes les nuits,
Et qui montant les têtes
En chasses les ennuis.

Morufort :—Au vieux père Howe, avec ivresse,
Je boirais du matin au soir ;
C'est lui qui combat la détresse
Où nous a mis votre Pouvoir.

Pierrichon :—A la santé de George Etienne,
Je bois ce verre avec transport !
De la race Canadienne,
C'est le défenseur le plus fort !

Tous deux :—O liqueur ineffable, etc.

Pierrichon :—Et ! ben, pas vrai qu'ça r'met l'Canayen ?

Morufort :—Ah ! ça fait du bien......ça fait du bien !

Pierrichon :—Mais, dites don, vot'e vieux père Howe, ça s'rait-i pas, par hazard, c'vieux monsieur qu'a tant fait parler les journals, et qu'on disait qui voulait pas entendre parler d'la confédération ?

Morufort :—Ben sûr qu'cest lui, et un vieux smart, allez ; ah ! il a ben crié cont'e c'te bêtise là ; mais, plus i criait, plus les aut'es gueulaient, si ben qu'on a fini par plus rien entendre. C'était leur intérêt, voyez-vous, car y'a un proverbe qui dit qu'là vérité choque, et pi c'lui-là les manquait pas, allez : c'est lui qui nous a fait connaît'e vote fameux George-Etienne. Ca c'en est un qu'en fait foutument du dommage par chez-nous. L'père Howe disait toujours qu'c'était l'plus pire.

Pierrichon :—Eh ! ben moé, j'crai que vot'e vieux père Howe est un vieux blagueur ; parc'qu'enfin, on doit avoir dans le pays des hommes aussi honnêtes que lui ; et quand on a vu, comme moé tous ces gens là en faveur de c'te bêtise, (c'est comme ça que vous appelez la chose) eh ! ben, on s'dit : v'là une bêtise qui doit pas t'être si bête. Et pi, mon opignon, a

moé, j'craignons pas d'la faire à savoir: j'suis pas t'un grand connaisseur dans la politique; mais, quand ma conscience et ma r'ligion m'disent: c'est comme ça! j'me dis, Pierrichon, ça doit être comme ça. C'est-i ou c'est-i pas notre homme qui empêche l'poisson d'mordre par chez-vous? ça, j'en sais rien, parc'que voyez vous; j'me mêle pas des affaires étrangères; mais j'supportons c't'homme là d'toutes mes forces, parc'que j'crai qu'il a fait ben du bien dans l'pays—La récolte est mauvaise, qu'on criait partout! y'a pas d'foin dans les crèches! l'commerce est mort: l'pays s'en va au diable: Eh! ben, monsieur, d'puis qu'c't'homme là y'a mis la main, c'est'une vraie bénédiction! personne s'plaint: les habitants sont pleins d'grains, pleins d'fourrages, les marchands s'enrichissent, même en faisant banqueroute, l'pays est plus grand qu'jamais, et l'soleil marche toujours son train!

Morufort:—Y'avait pu d'foin dans les crèches que vous dites? mais, c'est-i une raison, parc'qu'un habitant manque de fourrage, d'aller en voler chez son voisin pour nourrir toutes ses bêtes? Moé j'comprends la chose autrement, voyez vous? votre homme s'est dit, un bon jour: *Les choses commencent à marcher ben mal, et si j'trouvons pas les moyens d'nourrir tous ceux qu'ont faim*, i pourraient ben m'en donner une......une *fin!* vous comprenez? Alors qu'il a formé z'un plan

avec ses amis, et qu'i z'ont crié par tout l'pays :— *Electeurs ! on a trouvé l'moyen d'vous nourrir : mais, pour ça, i faut prendre la Nouvelle Ecosse, et pi les autres l'rovinces d'en bas ! y'a pu d'foin dans les crèches, que vous dites? eh ben, c'est là qu'tout l'monde trouvera sa ration ;* et i z'ont dit : *C'est là qu'on fait des rations* (*Confédération*) c'est à dire : qu'on fait ou qu'on vole des rations, c'a r'vient au même ! C'est comme qui dirait, j'lai pas volé, mais j'lai pris : c'est la même chose !

Pierrichon :—J'vois qu'vous avez t'étudié la politique ; mais j'crai que vous en avez t'oublié un p'tit brin, puisqu'i parait qu'y a t'eu z'une consultation la ousqu'i z'ont décidé qu'les deux pays étaient malades, et qu'pour la santé des deux, il fallait employer l'grand r'mède.

Morufort :—Ça, ça s'pourrait ; mais y'a des r'mèdes qui font pour un et qui font pas pour l'autre, et, quand on s'aperçoit qu'un r'mède est pas bon, eh ! ben, i faut cesser d'en faire prendre, avant qu'ça produise des crises, comme c'est arrivé pour no'te *pays.*

Pierrichon :—T'nez ! ça 'est encore une blague de vot'e vieux père Howe ; car, comme disait, chez nous, l'Docteur d'not'e paroisse : *écoutez pas vot'e femme, qui disait : faites y* prendre ses *pinnules* ; *ça lui donnera*

des crises, mais, ça s'ra un mal pour un bien. Si j'avions t'écouté les *voisines* qui disaient qu'le Docteur la traitait mal, j'aurions p'têtre perdu ma pauvre Marichette, qu'a eu ses p'tites crises, c'est vrai, mais, qu'Dieu merci, qu'a s'porte aujourd'hui comme un charme, qu'elle à ses deux joues comme deux pommes fameuses et qu'on dit dans tout l'comté; *en a-t-i une belle femme,* c'crapaud d'Pierrichon? Et tout ça c'est dû aux crises, monsieur! aussi, quand j'avons vu v'nir dans l'comté, des grands parleurs qui disaient qu'le nouveau système allait j'ter l'pays dans une crise affreuse, j'me suis dit: ça ça s'pourrait, mais ça durera pas; ça s'ra comme les crises à Marichette; et qu'tout le monde a si ben pensé comme moé qu'not'e membre a t'été z'*élu* à l'*ananime.*

Morufort :—Mais, dites donc, monsieur? dans quel comté restez-vous, pour que tout l'monde se soit *prononcé sur les joues d'vot'e femme ?*

Pierrichon :—Dans l'comté *Laval,* monsieur.

Morufort :—Oh! alors, ça n'métonne pas qu'vous ayiez *gobé* la chose, puisque tout l'comté l'*avale.*

Pierrichon :—Avale qui? ma femme!

Morufort :—Eh! non l'nouveau système.

Pierrichon :— Tiens ! vous êtes t'un farceur, et riez p't'être de moé, mais, j'aime mieux ça que d'vous voir fâché, ça m'fait craire qu'y a p't'être moyen d'vous faire embrasser.................

Morufort .—Les joues d'Marichette ?

Pierrichon :—Eh ! non, farceur, mes opignons politiques.

Morufort :—Oh ! quant à ça j'crai franchement qu'on s'entendra pas facilement, car, voyez-vous, on embrasse que c'quon trouve bon, et vos *opignons* politiques m'paraissent pas si fameuses que les joues d'vot'e Marichette ; Mais tenez, pendant qu'nous sommes seuls, dites moé, là franchement, la main sur la conscience, c'que vous en pensez d'vote nouveau système ?

Pierrichon :—C'que j'en pense, monsieur ; ah ! vous m'crairez p't'être pas, mais monsieur.................

LE NOUVEAU SYSTÈME.

Pierrichon :—Sachez que le nouveau système
Doit enrichir tout le pays.

Morufort :—C'est un peu fort, et je crois même,
Que ça ruinera nos crédits.

Pierrichon :—Je tiens la chose du notaire,
Qui, parlant de la question,
Disait : quelle fameuse affaire
Que la Confédération !
Or je prétends que le digne homme
Qui nous a construit tout cela,
Mérite, certes, qu'on le nomme
Le protecteur du Canada.

Morufort :—Mérite, certes, qu'on le nomme
Le destructeur du Canada.

Morufort :—Pour moi ce brillant édifice
Ne représente aucun bienfait.

Pierrichon :—Et moi lui connaitrais-je un vice,
Que je dirais : rien n'est parfait.

Morufort : —Encore si la grande puissance,
Qui transforme le Canada,
Vous assurait l'indépendance
Que le passé vous prépara.
Ah ! si l'on pouvait, sans les armes,
Devenir une nation,
Ma foi, je rirais jusqu'aux larmes,
De toute l'opposition.

Pierrichon : —Peut-être aurez vous tous ces charmes,
A la prochaine élection !

Pierrichon : —Mais on dit que votre province
Se refuse au grand compromis.

Morufort : —Oui, parceque la chose est mince
Pour son bien être et ses profits.

Pierrichon : —Mensonge que la politique
A touvé moyen d'inventer ;

Ce n'est qu'une faible tactique
Afin de faire tout manquer.
Mais j'espère que la rebelle,
Bientôt soumise à notre arrêt,
Viendra sucer notre mamelle,
Pour se nourrir du même lait.

Morufort :—Monsieur, ne comptez pas sur elle,
Car ce breuvage la tuerait.

Pierrichon :—C'est bien à votre fanatisme
Que nous devons tout ce tracas.

Morufort :—Votre fameux libéralisme
Nous cause-t-il moins d'embarras ?
Tenez, quoique rouge en principe,
Je vous avouerai franchement,
Que je craindrais casser ma pipe
Contre votre gouvernement ;

Mais, si je le croyais honnête
Dans ses projets pour l'avenir,
Je [illegible]rais : suivons la tête :
C'est le moyen de parvenir.

Pierrichon :—Oubliez donc votre défaite
Et travaillons pour l'avenir.

Morufort : —(à part) :—C'Pierrichon est pas si bête qu'i paraissait ; mais, c'est pas solide ; y'a du perroquet la d'dans ; et pourtant ces p'tites bêtes là répètent souvent d'bo[illegible] choses. Si l'vieux père Howe nous avait tromp[illegible] *(Il réfléchit.)*

Pierrichon :—Si j'pouvions l'convertir ; un homme qu'à fait deux cents lieues *rien qu'exprès* pour v'nir nous troubler ;—c'en s'rait-i un fameux service rendu au pays ; et pi qu'on dirait : C'est encore c'diable de Pierrichon qu'à fait ça ! car, voyez-vous, j'avons déjà d'là réputation pour ces choses là, si ben qu'aux dernières élections, j'avons ben r'çu vingt belles piast'es, sans compter les dix qu'un p'tit Monsieur de la ville a fourrées dans la poche de Marichette :—c'était pour payer not'e temps, comme on dit ; si j'avions pensé qu'ç'aurait été pour faire de la corruption, j'aurions

jamais souffert ça, ni Marichette non plus! parc'que, c'est pas pour nous vanter, mais y'a d'la conscience là d'dans.—Mais, donnons-y pas l'temps d'réfléchir.—Dites donc, Monsieur Morufort, ç'a ben des caprices, la politique, hein?

Morufort :—Eh! *mon gueux!* est-c'que ça sait c'que ça veut; et t'nez! voulez-vous que j'vous dise c'que j'en pense, moé, de c'qu'i z'appellent leur politique.

Pierrichon :— J's'rais ben curieux d'connaît'e vot'e *opignon* là-d'sus.

Morufort : — Eh! ben, j'crai qu'c'est une vieille blague cousue d'fil rouge et bleu, là ousque l'plus fort s'bourre tant qu'i peut.

Pierrichon :—J'avions ben à peu près la même idée, mais j'avions toujours cru qu'c'était une blague *rouge* racc'modée avec du *bleu.*

Morufort : — Bah! l'racc'modage vaut pas mieux qu'la blague, allez!

Pierrichon : — Pourtant! quand l'*fil bleu* est *Siré,* j'vous dis qu'ça tient bon.

Morufort :—Oui, mais tout *c'cirage* là en met pas plus dans not'e poche, et ça répare pas les malheurs d'mon Pays.

Pierrichon :—Tiens, vous v'là encore avec vos idées tristes; mais, dites donc, vous croyez don qu'on vous veut ben du mal ?

Morufort : —Dam, ç'en a ben l'air.

Pierrichon (à part) :—Ça doit êt'e le moment d'employer l'grand moyen. (*haut*) T'nez, monsieur Morufort, dans la politique, voyez-vous, i faut garder son sang *fret*, et maîtriser ses passions, comme dit Monsieur l'Curé.

Morufort : —Oui, mais c'est qu'y a queuq'chose qu'on peut pas maîtriser si facilement; c'est la faim, Monsieur Pierrichon.

Pierrichon :—Mais, parbleu ! on s'adresse aux amis, et quand y'en a pour un y'en a ben pour deux ; et t'nez, c'est pas pour me vanter, mais j'cré qu'y a moyen d'arranger ça entre nous deux.

Morufort :—Comment ! vous crayez que.........

Pierrichon :—Eh ! oui ; mais pour ça, i faut faire des p'tits sacrifices. — Pourquoi, par exemple, que vous laisseriez pas vot'e pays, et pi vous en v'nir rester dans l'not'e ?

Morufort : —Moé laisser mes morues pour vos cas-

tors !—mais, vous y pensez pas, monsieur Pierrichon ; qu'est-c'que dirait l'père Howe ? lui qu'a tant crié !

Pierrichon :—Bah ! on trouv'ra ben l'moyen d'y couper l'sifflet, * allez, à vot'e vieux père Howe.

Morufort :—Mais qu'est-c'que j'viendrais faire par *icite ?*

Pierrichon :—Si c'est *guinqu'ça* qui vous inquiète, soyez pas en peine.—J'avons justement parlé à not'e Député pour placer mon *filleau* dans les affaires du gouvernement, et i m'a dit, hier, qu'la place était sûre, malgré qui z'en aient pas besoin ; mais, voyez-vous, ces gens-là aiment à encourager l'commerce ;—eh ! ben, mon *filleau* attendra une aut'e chance, et vous prendrez la sienne.

Morufort :—Comment ! moé une place !..... .... mais ça s'peut pas, Monsieur Pierrichon ; moé qu'a tant dit d'bêtises cont'e vot'e gouvernement.

Pierrichon :—Pas si bête d'aller l'dire.

---

* Monsieur Howe est devenu un des membres du ministère, puis il a été nommé lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, sous le régime de la Confédération tant décrié par lui. Qu'on vienne nous dire que l'on n'est pas prophète dans son pays.

Morufort :—C'est vrai qu'c'était entre nous aut'es, et pi qu'la colère du moment m'a fait dire des choses .... enfin ; vous comprenez ? .... on s'excite,...... on s'excite,....... .on s'monte,.........et pi on finit par d'v'nir injuste.

Pierrichon : — Oh ! j'connais ça, j'connais ça. (*A part*) J'crai qu'j'avons touché la corde sensible.

Morufort :—Dites donc ; comben qu'ça paiera-t-i !

Pierrichon :—Oh ! Disons 400 piast'es et pi.........

Morufort :—Et pi........

Pierrichon, (bas) : — Queuqu'un pourrait nous entende, parlons en pas ; mais on sait c'que ça veut dire.

Morufort :—Mais, dites donc, pensez-vous que j'pouvons remplir la place comme i faut ?

Pierrichon :—Ça, c'est pas ben important dans les affaires du gouvernement, mais y'en a pas d'plus capable que vous, parc'que, voyez-vous, i s'agit d'nommer un Inspecteur de foies d'morue ; et vous qu'on a déjà surnommé Morufort ?

Morufort, (à part) : — J'connaissons plus la morue qu'son huile de foie, mais n'importe, i parait qu'c'est

pas nécessaire. (*Haut*) Dites-donc, c'est-i payable en papier, les quatre cents piast'es ?

Pierrichon :—En or !

Morufort :—En or ?

Pierrichon :—Allons un bon mouvement ! pensez à votre Anastasie.

Morufort :—Et ! bon !..................

Pierrichon :—Vous vous rendez ;

Morufort :—Dam, la somme me parait ben p'tite ; parc'que voyez-vous, lorsqu'on a des capacités, oh ! ben, ça vaut son prix.

Pierrichon :—C'est vrai, mais vous savez, y'a le...... hum......hum.......pardessus le marché......chut, on pourrait, nous entende......

Morufort :—Oui ! Mais vous êtes ben sûr qu'la chose est sûre ?

SOLO

Pierrichon :—Sur notre sol ami, sans défiance ;

Venez vanter notre gouvernement,

En ce pouvoir conservez confiance,
Et, sur l'honneur, vous en serez content.
Allons, Monsieur, c'en est assez, je gage,
Pour vous prouver que ceux là sont plus
[fins,
Qui, comprenant les paroles du sage,
Font bonne mine à leurs puissants voisins.

DUO

Morufort :—Oui, je me rends, mais en cela je pense
Pierrichon :—Oui, s'il se rend, c'est que vraiment il
[pense
Morufort :—Que nul ici, ne blâmera ce fait
Pierrichon :—Que nul ici, ne blâmera ce fait.
Morufort :—Car comme moi, grand nombre qu'on
[encense
Pierrichon :—Car comme lui, grand nombre encense
Morufort :—Font volte face au seul mot d'intérêt.
Pierrichon :—Font volte face au seul mot d'intérêt.

Morufort :—Si parvenu dans ma pauvre province

Pierrichon :—Si parvenu dans sa pauvre province,

Morufort :—Je vois, un jour, mon vieux républicain,

Pierrichon :—Il voit un jour, son vieux républicain

Morufort :—Je lui dirai : vous parlez bien mon prince,

Pierrichon :—Il lui dira : vous parlez bien mon prince,

Morufort :—Mais, avant tout, il faut avoir du pain.

Pierrichon :—Mais, avant tout, il faut avoir du pain.

Pierrichon, (à part) :—Allons, c'est fait ! (*haut*) Ah ! tenez, Monsieur Morufort, vous m'aviez l'air si honnête, que j'savais ben qu'on finirait par s'entendre sur la vraie politique d'note pays. Deux montagnes s'rencontrent pas, qu'on dit, mais deux hommes d'esprit, c'est autre chose !

Morufort :—Merci du compliment, Monsieur Pierrichon, l'av'nir nous dira si vous dites vrai.

Pierrichon :—Eh ! ben, en attendant, mouillons notre nouvelle amitié, mais, cette fois, c'est à nos santés !

Morufort :—Oui, à nos santés ! et répétons ensemble notre joyeux refrain.

Tous deux :—O liqueur ineffable
Compagne des humains,
Liqueur inestimable
Qui calme les chagrins.
C'est toi qui dans nos fêtes,
Rends si courtes les nuits,
Et qui, montant les têtes
En chasses les ennuis.

FIN DE LA CONVERSION D'UN PÊCHEUR.

TABLE DES MATIÈRES.

A.

B.

C.

D.

F.

H.

I.

J.

L.

M.